Contes des Indiens Quechuas du Pérou

Choisis, traduits et adaptés par Monique Stérin

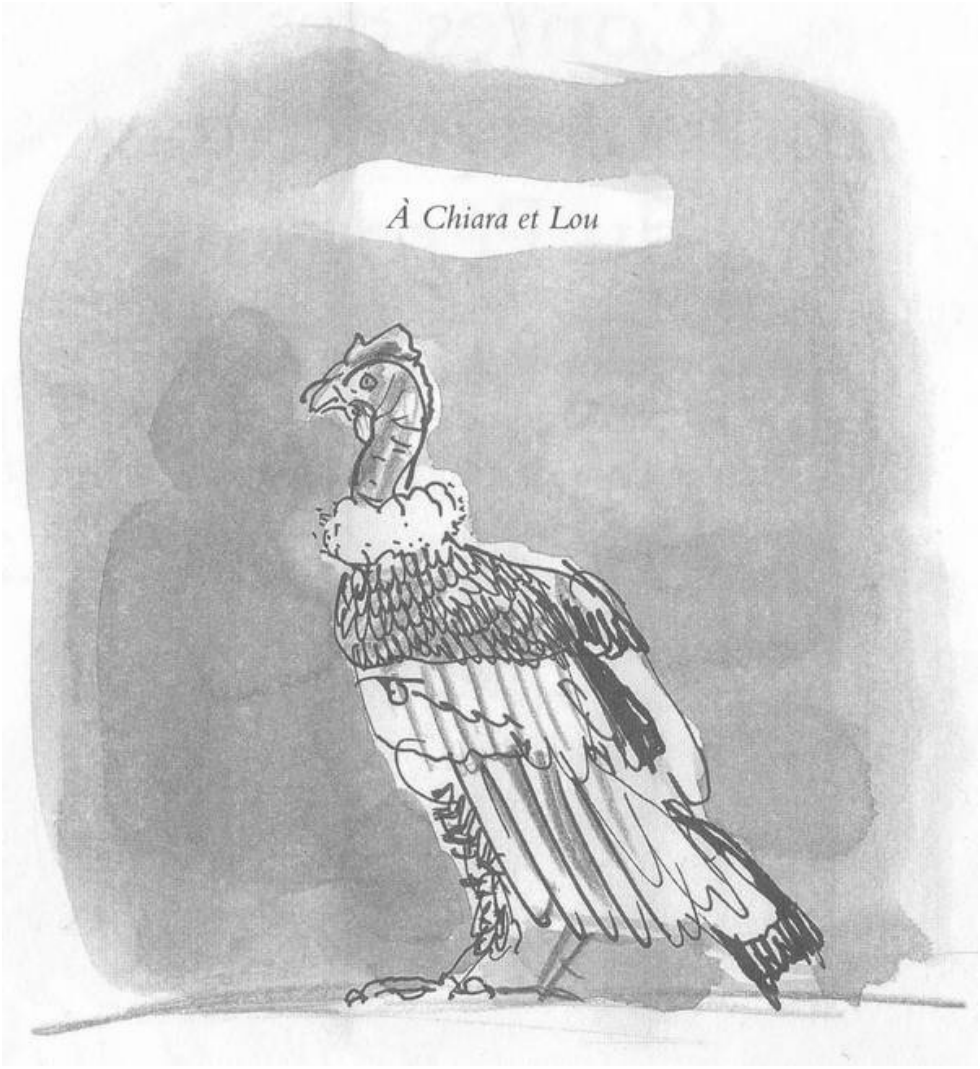
Contes du monde entier
l'école des loisirs

Contes des Indiens Quechuas du Pérou

Choisis, traduits de l’espagnol et adaptés
par Monique Stérin

Illustrations de Philippe Dumas

Contes du monde entier
l’école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6e



ISBN : 978-2-211-20058-5
© 2010, l'école des loisirs, Paris

Avant-propos

Le terme « Quechua » désigne avant tout, le groupe de langues amérindiennes le plus important du continent sud-américain. Il est parlé par dix millions de personnes dont près de la moitié vivent au Pérou. Il est aujourd'hui, avec l'espagnol, la langue officielle du Pérou, de la Bolivie, de la Colombie et de l'Équateur. Il est également pratiqué en Argentine et au Chili.

Le déploiement de la langue quechua sur de si vastes territoires est dû à son adoption par les Incas puis les Espagnols afin d'unifier leur empire.

Par sa superficie, le Pérou est le troisième pays d'Amérique latine, après le Brésil et l'Argentine. Il s'étend le long de la côte Pacifique et il est traversé par la cordillère des Andes qui abrite près de la moitié de la population du pays. Le Pérou connaît une grande biodiversité. Outre sa côte et sa chaîne montagneuse, il comprend une jungle amazonienne, des déserts, des volcans et des lacs, qui fournissent aux contes leurs décors naturels.

Les Indiens Quechuas du Pérou vivent principalement sur les hauts plateaux de la cordillère des Andes, entre 2500 et 4000 mètres d'altitude. Leurs conditions d'existence sont très rudes. Ils subsistent grâce à l'agriculture et l'élevage. Ils cultivent la pomme de terre, l'orge et le maïs. Les lamas représentent la figure emblématique de leurs troupeaux, parmi lesquels on compte également vigognes et alpagas.

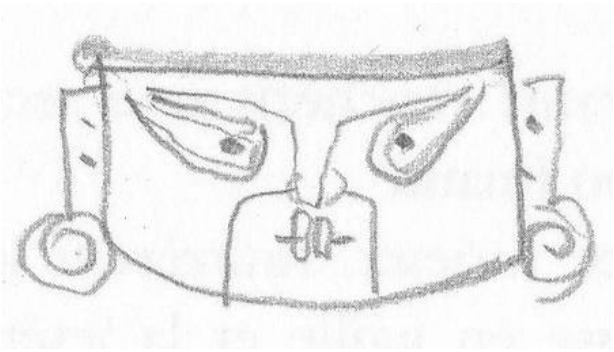
Leur mode de vie est étudié par de nombreux ethnologues et historiens péruviens ou étrangers. Leurs traditions ont fait l'objet de multiples témoignages au cours des siècles qui ont suivi la pénétration espagnole.

Afin de réunir les contes de ce volume, nous nous sommes appuyés essentiellement sur les travaux de Jorge Basadre et de José Maria Arguedas,

considérés aujourd’hui comme les plus grands spécialistes de la littérature orale des Indiens Quechuas du Pérou.

M. S.

Guyana
Surinam
Guyane française
Venezuela
Colombie
Équateur
Brésil
Pérou
Lima
Bolivie
Paraguay
Chili
Argentine
Uruguay
Océan Pacifique
Océan Atlantique



La sorcière Achique

Il y a bien longtemps, une grande famine s’abattit sur la contrée. La vallée était desséchée et la terre avait cessé de produire ses fruits. Hormis le vert éclatant des sauterelles qui bondissaient parmi les chaumes, toutes les couleurs avaient terni. Le paysage triste et nu reflétait la détresse de ses habitants.

Un couple de paysans avait réussi à se procurer un épi de maïs et voulait en griller les grains. Le maïs était si rare que le couple décida d’attendre la nuit pour le manger en cachette de ses enfants.

Les étoiles scintillaient dans un ciel d’encre, quand la femme chuchota à l’oreille de son mari :

— Sais-tu où se trouve la poêle pour griller le maïs ?

— Moi je sais où se trouve la poêle ! s’écria une petite voix aiguë de dessous les couvertures.

— Et moi je sais où se trouve le bâtonnet pour remuer le grain ! renchérit une seconde petite voix, d’un ton finaud.

Les parents, furieux, fourrèrent leurs enfants dans une nasse en paille et la jetèrent dans le fleuve.

Avec une grande douceur, le fleuve déposa la nasse sur la rive d’une région montagneuse. Les enfants sautèrent sur la berge et gravirent les sentiers escarpés de la montagne. À force de marcher, ils parvinrent à la chaumière d’Achique, la sorcière. La vieille accueillit les enfants avec empressement. Après leur avoir servi une bonne soupe, elle les envoya dormir séparément, l’un au grenier, l’autre, près du fourneau.

À l’aube, la petite fille entendit de faibles cris.

— Petite mère, mon frère m’appelle, que lui arrive-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien du tout ! Je l’épouille et ça picote un peu, répondit Achique.

Au bout d’un moment, les cris redoublèrent. Afin de tranquilliser la fillette la sorcière s’écria :

— Quel douillet, ce garçon ! Je lui effleure à peine les cheveux et le voilà qui pleurniche !

La petite fille se leva sans faire de bruit. Elle descendit à la cuisine sur la pointe des pieds et poussa doucement la porte. La sorcière, armée d’un grand couteau, s’apprêtait à dépecer son frère qu’elle avait ficelé comme un gigot. Les appels à l’aide du garçon étaient à peine audibles car un épais bâillon étouffait ses cris.

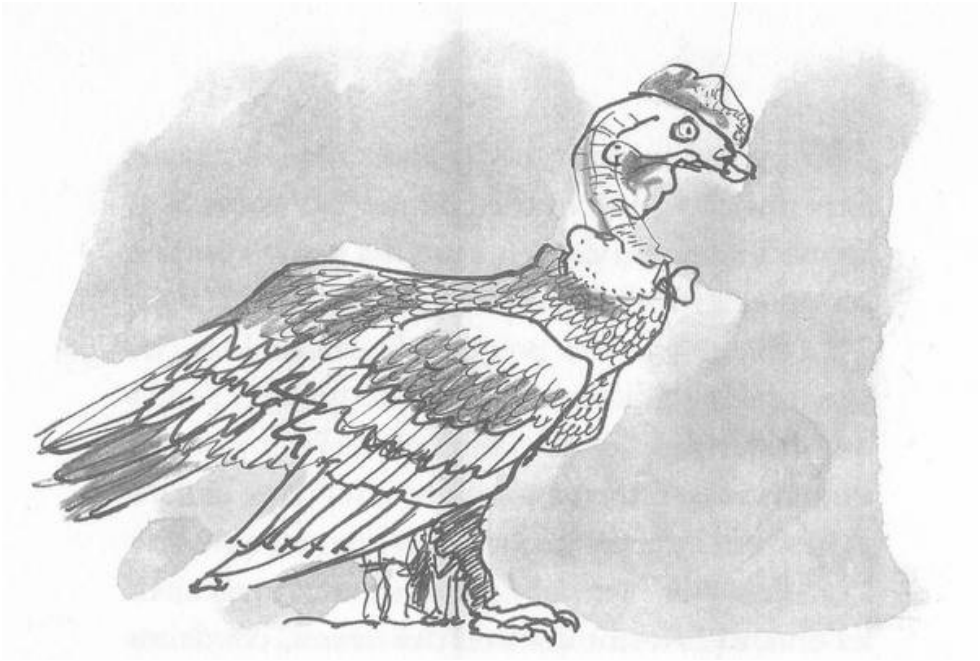
La fillette jeta une poignée de cendres dans les yeux de la sorcière, qui rugit de colère. Tandis que la vieille courait chercher de l’eau pour se rincer, la fillette libéra son frère et les deux enfants s’enfuirent à toutes jambes dans la montagne.

« Allez, plus haut, plus haut ! » s’encourageaient les enfants haletant comme des *tarucas,* ces daims à la robe mordorée qui peuplent les forêts des Andes. La sorcière, folle de rage, s’était lancée à leur poursuite. Mais elle avait beau planter son regard comme une épine sur le sentier, elle ne les voyait pas. Ils étaient si petits que les aulnes de la forêt les dissimulaient parfaitement.

Vers midi, les enfants rencontrèrent le roi des oiseaux qui somnolait sur les rochers d’une haute cime.

— Père condor, cache-nous vite sous tes ailes, Achique la sorcière nous poursuit ! cria la fillette.

Le condor étendit promptement ses ailes et les enfants disparurent dessous. La sorcière apparut chancelante. Elle regarda de tous côtés. Nulle trace des fuyards !



— Seigneur condor, as-tu vu passer deux enfants qui m’ont échappé ?

— Je n’ai rien vu, Achique.

— Laisse-moi donc vérifier ce que tu caches sous tes ailes !

— Bien volontiers !

Le condor la laissa approcher. Quand elle fut tout près de lui, il déploya ses ailes d’un coup sec, et se mit à les battre vigoureusement comme s’il se préparait au décollage. Un formidable courant d’air catapulta la sorcière dans les airs. Son vol plané prit fin au fond du précipice.

Les enfants remercièrent le majestueux condor et reprirent leur course. Au crépuscule, ils parvinrent, épuisés, à la tanière d’Atoj, la renarde. À la porte de son antre, elle attendait son mari qui devait lui apporter des oisillons pour le dîner de ses filles.

— Tante Atoj ! s’écria la fillette. Achique nous poursuit. Je t’en supplie, abrite-nous dans ta maison.

Méfiante, la renarde examina les enfants, puis les laissa passer.

À la nuit tombée, clopin-clopant, la sorcière atteignit le logis de la renarde. Elle fulminait.

— Vieille Atoj, mugit-elle, je suis sûre que les enfants qui m’ont échappé ont trouvé refuge dans ta tanière.

— Dans ma tanière ? Voyons, Achique, dans ma tanière, il n’y a que mes filles ! répliqua la renarde.

— Laisse-moi entrer. Je veux vérifier ! ordonna la sorcière.

— Impossible, ma chère. Mes petites sont endormies. Tu vas les réveiller.

La sorcière insista tant, que la renarde montra les crocs et lui fit dévaler la montagne à toute allure.

Le matin suivant, les enfants remercièrent la renarde et prirent leurs jambes à leur cou.

Achique n’avait pas renoncé à les attraper. Elle se tenait en embuscade sur le flanc d’un coteau d’où elle les guettait. « Je vous tiens, petites sauterelles, avancez par ici ! » fredonnait-elle, en trémoussant son derrière. Le ballottement joyeux de son gros popotin tranchait avec l’immobilité des taillis. Les enfants, qui se demandaient quelle sorte d’animal pouvait remuer de la sorte, s’arrêtèrent un instant. « Regarde bien. Ce n’est pas un daim, ce n’est pas un lama, ce n’est pas une chèvre », murmura la fillette à l’oreille de son frère. « C’est la sorcière ! Je la reconnais ! » bredouilla le garçon. Ils détalèrent juste à temps ! Achique, le poing levé, se précipitait sur eux.

Au détour d’un bosquet, ils butèrent contre une motte de terre. Agnas, la mouffette, creusait un trou dans le sol et la terre qu’elle éjectait de son trou formait un gros monticule au milieu du chemin.

— Dame Agnas ! Cache-nous vite, la sorcière arrive, implorèrent les enfants.

La mouffette les enfouit dans le trou et le recouvrit prestement de feuillage.

— Agnas, sale mouffette puante ! vitupéra la sorcière. Les enfants que je cherche sont ici. Que caches-tu sous ces feuilles ?

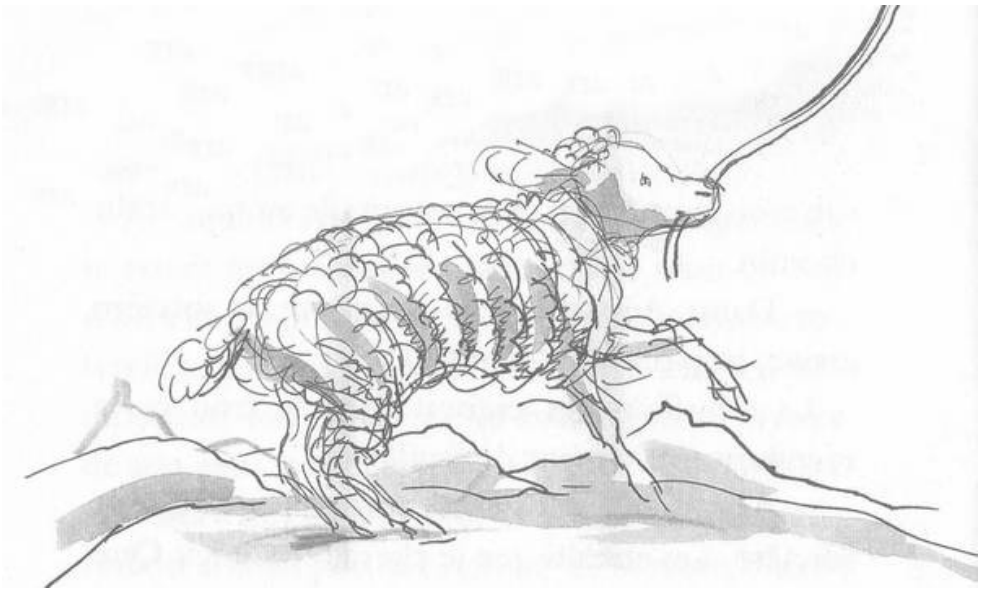
— Ma récolte de pommes de terre, Achique !

— Pousse-toi, que je vérifie !

La mouffette ne daigna point répondre. Elle souleva sa queue floconneuse et tira un pet si puissant qu'il propulsa la terrible sorcière sur le versant opposé de la montagne.

Les enfants remercièrent la mouffette et prirent de nouveau la fuite.

Ils couraient à perdre haleine. La vieille Achique était toujours après eux. Elle les serrait de près et leur jetait des pierres. À bout de forces, ils atteignirent un champ dans lequel un agneau paissait tranquillement au bout d'une corde.



— Agneau, gentil petit agneau, ne laisse pas la sorcière nous attraper, supplia la fillette.

L’agneau saisit la corde qu’il avait autour du cou, et la lança en l’air. Les enfants se dépêchèrent d’y grimper. Les nuages, aussi doux que le jabot d’un oiseau, leur caressaient les joues.

La sorcière déboula dans le champ. Elle vit la corde qui tombait du ciel, et les enfants tout là-haut. Aussitôt, elle se mit à grimper derrière eux. Le vent faisait voler ses jupes, et découvrait ses affreuses jambes maigres.

Une perruche vint se poser vers le milieu de la corde, entre les enfants et la sorcière.

— Que fais-tu là, stupide perruche ? hurla la sorcière.

— Je mange un petit morceau de pain noir que m'a donné ma maman, pépia l'oiseau.

En réalité, la perruche attaquait la corde à coups de bec. Bien vite, la corde rompit et la sorcière dégringola.

— Pampallampan, pampallampan ! criait la vieille tandis qu'elle tombait. Pampallampan !

Et elle s'éclata la panse en atterrissant au beau milieu du champ.

Tout en haut, les enfants continuaient de monter au pays des nuages et la corde qui se balançait au ciel ressemblait à la tige d'une immense fleur.

Conte tiré de *Literatura Inca*, par Jorge Basadre (éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1938). Conte de la vallée Callejón de Huaylas.

Le jugement de la renarde

Un soir, tandis qu'il rentrait chez lui, un paysan aperçut dans un bois un énorme tronc d'arbre qui écrasait un serpent. C'était une belle couleuvre à la peau jaune parsemée de grandes taches noires. Sur sa large tête, deux petits yeux brillants reflétaient une grande souffrance.

Le paysan retroussa ses manches. Après bien des efforts, il parvint à soulever le tronc et libéra l'animal. Puis il s'assit sur une pierre pour reprendre son souffle et éponger son front. La couleuvre s'enroula en pelote. L'homme la regardait avec plaisir, quand, tout à coup, elle se dressa devant lui, sifflante et menaçante :

— J'ai grand-faim à présent ! Miam, je vais te dévorer.

Le paysan bondit.

— C'est impossible, voyons !

— Pourquoi cela ?

— Je viens de te sauver la vie !

— C'est que j'ai faim, moi !

— Mais enfin, tu rends un mal pour un bien !

— Et alors ? Quoi de plus naturel ?

— Je ne suis pas d'accord. Cherchons un juge qui tranchera la question.

La couleuvre accepta. En chemin, ils rencontrèrent un chien efflanqué. Ils lui exposèrent leur affaire. Peu après, le chien rendit son verdict :

— Bravo ! Très bien vu, couleuvre ! Moi, quand j'étais jeune, je surveillais la ferme de mes maîtres. J'avais droit à leurs caresses et à une bonne gamelle. Un jour, ils m'ont trouvé trop vieux. Ils m'ont chassé à coups de pied et m'ont jeté des pierres. Depuis, j'erre à travers champs pour

assurer ma piètre subsistance. C’est dire s’ils m’ont rendu un mal pour un bien ! Ce qui m’est arrivé n’a rien d’exceptionnel. Je dirais même que c’est un peu partout la règle. Alors, pourquoi en irait-il autrement pour ce paysan ?

— Cherchons un autre juge, s’écria le pauvre homme.

— Entendu, concéda la couleuvre, mais ce sera le dernier !

Ils reprirent leur marche dans la montagne. Au bout de quelque temps, ils croisèrent une renarde. Ils lui soumirent leur affaire et détaillèrent le verdict du chien. La renarde, assise sur ses pattes arrière, les écoutait calmement. Elle faisait mine de réfléchir. Quand ils eurent fini de parler, elle déclara :

— Bon, c’est très bien tout ça, mais pour rendre un jugement, j’ai besoin de reconstituer les faits. Nous devons nous rendre immédiatement sur les lieux où vous vous êtes rencontrés.

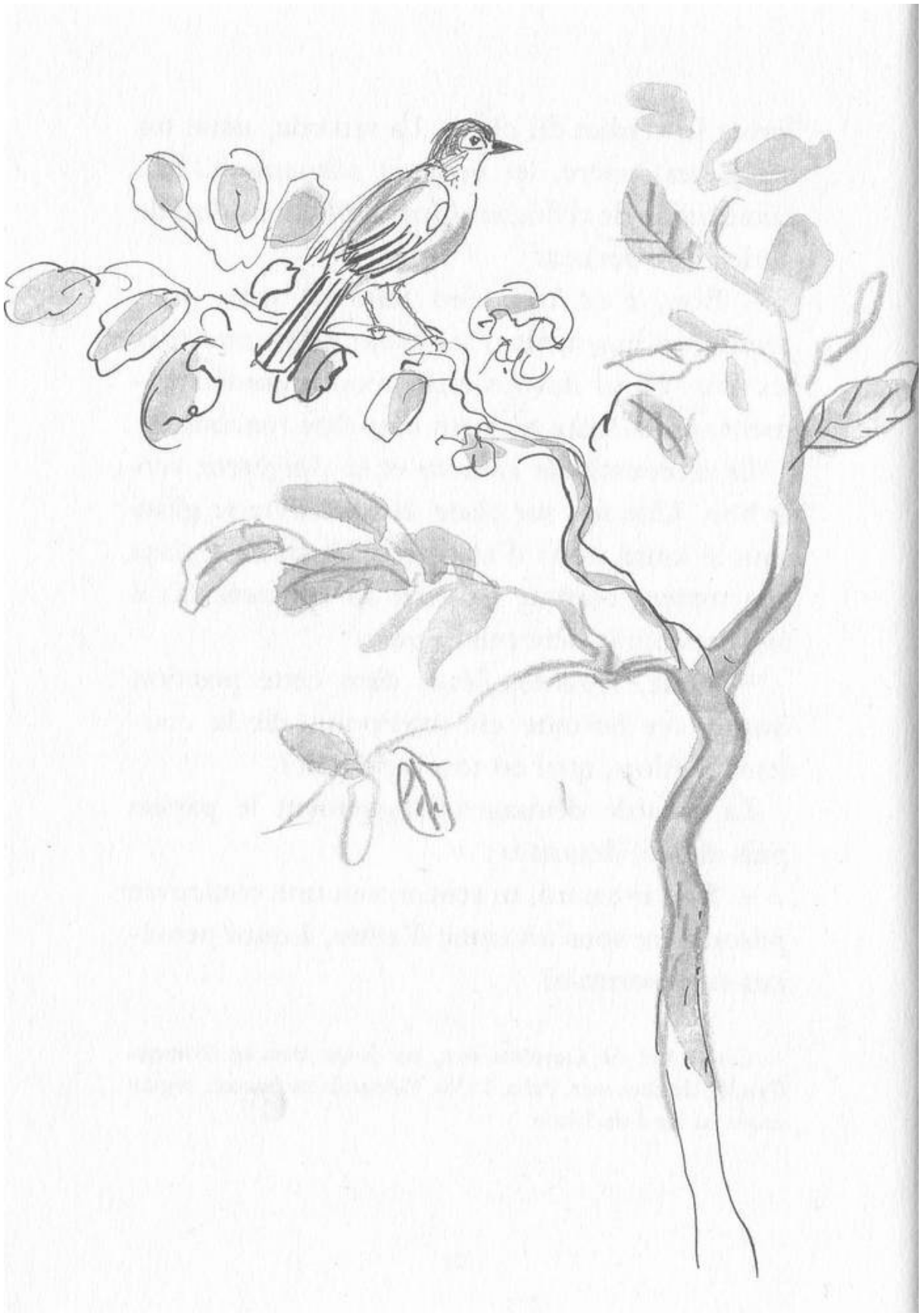
Ils rebroussèrent chemin et se dirigèrent vers le bois. Une fois sur place, la couleuvre se glissa sous le lourd tronc d’arbre que l’homme replaça exactement comme il l’était au moment où il avait aperçu la bête prisonnière.

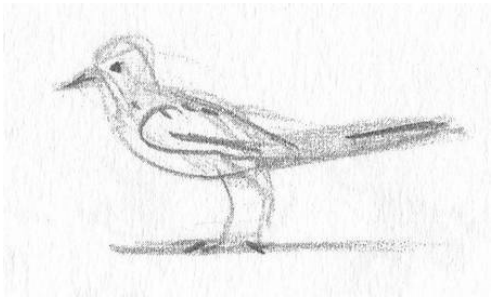
— Voilà, renarde, j’étais dans cette position quand cet homme est intervenu, dit la couleuvre. Alors, quel est ton jugement ?

La renarde dévisagea longuement le paysan puis elle lui demanda :

— Si, par hasard, tu rencontrais une couleuvre prisonnière sous un tronc d’arbre, à quoi penserais-tu désormais ?

Conte tiré de *Literatura Inca*, par Jorge Basadre (éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1938). Recueilli en Ancash, région située au nord du Pérou.





Le renard et le rossignol

Il y a bien longtemps, le renard avait la bouche menue et discrète. Un jour qu'il se promenait, il vit sur la colline un petit rossignol gris, qui remuait avec allégresse les plumes de sa queue. Le rossignol se mit à chanter à pleine voix. Le renard s'immobilisa. Il n'avait jamais entendu de chant si mélodieux. Il contempla le long bec flûté de l'oiseau puis il l'aborda poliment :

— Quelle belle flûte tu possèdes, ami rossignol, et comme tu sais bien en jouer ! Pourrais-tu me la prêter, un instant ? J'en prendrai grand soin.

L'oiseau refusa. Le renard entêté insista tant et plus. De guerre lasse, le rossignol lui prêta son bec en lui recommandant de le coudre à son museau. Le renard suivit son conseil et la précieuse flûte se trouva parfaitement ajustée. Fou de joie, le renard se mit à souffler à qui mieux mieux dans le merveilleux instrument. Au bout d'un moment, le rossignol lui réclama son bec. Mais le renard, qui s'amusait beaucoup, fit la sourde oreille. Alors, l'oiseau s'emporta :

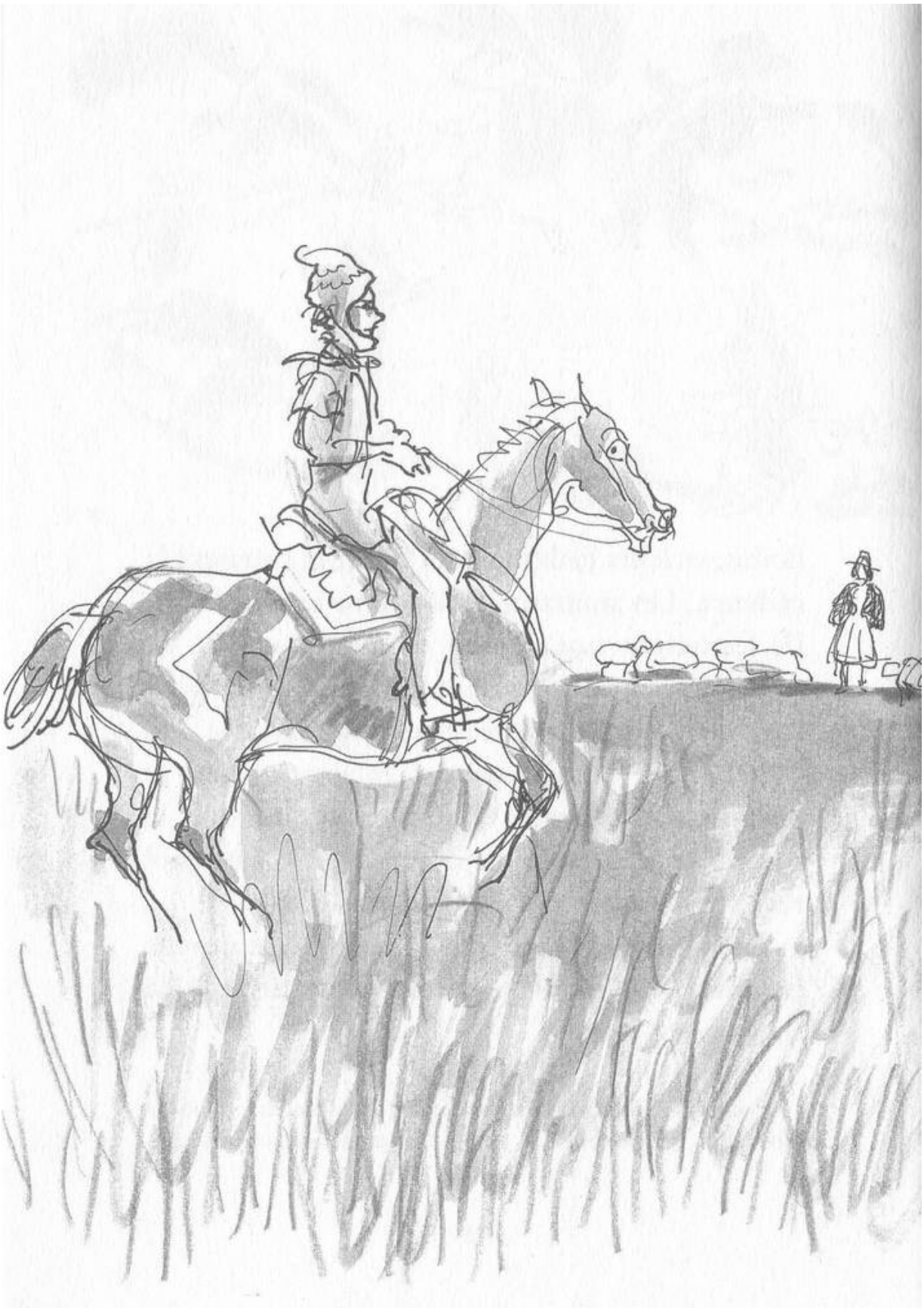
— Moi je ne l'utilise que de temps en temps et toi, tu t'en sers sans arrêt ! Tu vas finir par me l'abîmer !

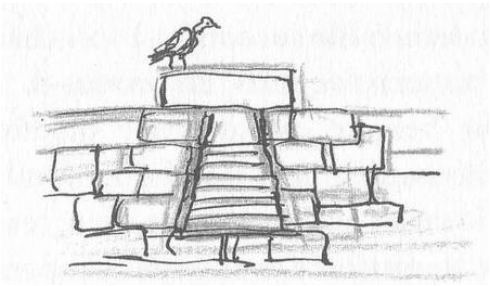
Le renard ne voulait rien entendre. Infatigable, il jouait pour un public de petits animaux qui s'étaient rassemblés autour de lui.

Son vacarme réveilla quelques mouffettes qui sortirent de leurs terriers. Elles bondirent sur la colline en une joyeuse bande animée. Lorsqu'elles virent le renard jouer de la flûte, elles improvisèrent une danse effrénée. Leurs déhanchements secouaient leurs petits ventres dodus, et leurs belles queues touffues battaient la cadence. Les animaux de la colline les imitèrent. Ils formèrent une grande farandole autour du musicien et s'en donnèrent à cœur joie. Le spectacle était si drôle que le renard éclata de rire. Les coutures du bec craquèrent et son museau se déchira d'une oreille à l'autre. Avant que le renard ne fût remis de sa surprise, le rossignol récupéra son bec et s'envola à tire-d'aile.

Depuis, les renards sont affligés d'une gueule énorme. Ça leur apprendra à abuser de la confiance d'autrui !

Conte tiré de *Literatura Inca*, par Jorge Basadre (éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1938). Conte recueilli en Ancash.





L’amante du condor

Il était une fois, une demoiselle au joli minois qui vivait encore chez ses parents. Chaque matin, elle conduisait son bétail à la pâture, très haut dans la montagne.

Un jour, tandis qu’elle surveillait ses bêtes, un cavalier s’approcha. Il était vêtu avec l’élégance d’un seigneur. Un pantalon de laine modelait sa silhouette élancée. Il portait de grandes guêtres qui lui protégeaient les jambes à la façon des éleveurs des plaines. Autour de son cou, un collier d’or brillait avec éclat et un joli bonnet coiffait sa tête. Il ne ressemblait guère aux jeunes gens du pays.

Le voyageur descendit de cheval. Il salua la jeune fille et lui fit maints compliments. Le lendemain et les jours suivants, il reparut à l’endroit où elle gardait ses bêtes et la courtisa. En peu de temps, la demoiselle succomba à son charme.

— Je t’aimerai toujours, lui promit-il.

La jolie bergère croyait vivre un rêve. Elle gardait jalousement son histoire au fond de son cœur. Elle savait qu’au moindre aveu, ses parents l’auraient tourmentée avec leurs questions indiscrètes : « Comment s’appelle-t-il ? D’où vient-il ? De quoi vit-il ? » Bien décidée à n’en faire qu’à sa tête, elle ne toucha mot à personne des visites que lui faisait le cavalier inconnu. Et, en secret, elle conçut un enfant. Au bout de quelques semaines, jugeant qu’elle ne pourrait guère dissimuler son état plus longtemps, elle se confia à son amoureux :

— Seigneur, je porte ton enfant. Mais je redoute la colère de mes parents, car je leur ai caché notre histoire. Où trouverai-je refuge ?

— Tu habiteras chez moi. Je t’y emmènerai dès demain, répondit-il.

La jeune fille acquiesça en silence.

— Voilà ce que tu vas faire, reprit-il. De bon matin, tu conduiras ton bétail à la pâture, comme d'habitude. Tu veilleras seulement à emporter toutes tes affaires en cachette de tes parents. Et maintenant, file, rentre chez toi.

La bergère se réjouit. Elle dévala la montagne et regagna sa maison. Le lendemain, au lever du soleil, elle réunit ses affaires et conduisit son bétail à la pâture. Elle avait agi furtivement. Son père et sa mère ne s'étaient aperçus de rien.

L'élégant cavalier se fit attendre toute la matinée. À midi, il parut enfin.

— Ah, tu es là ? lança-t-il. Tu t'es bien souvenue d'apporter tes affaires ?

— Oui, seigneur, j'ai apporté tout ce que je possédais.

— Maintenant, fais fuir le bétail jusque chez toi. Tes parents verront les bêtes éparpillées et les rassembleront. Va sur la pointe des pieds, fais ce que je t'ai dit, et reviens immédiatement, ordonna-t-il.

La jeune fille obéit. Elle mena son troupeau à proximité de la maison de ses parents, dispersa les bêtes et revint en courant. Alors, le seigneur l'entraîna jusqu'au sommet de la montagne et l'avertit :

— À présent, je vais te charger sur mon dos. Tu ne dois ouvrir les yeux sous aucun prétexte. Si jamais tu les ouvrais : je te ferais tomber.

Les yeux bien clos, la jeune fille grimpa sur les épaules de son amoureux. Elle ne se doutait pas qu'il s'agissait du condor, qui avait pris l'apparence d'un élégant cavalier pour la séduire. Le roi des oiseaux prit son envol et bientôt il s'enfonçait dans les nuages.

La jeune fille ne voyait rien. Elle sentait seulement la caresse du vent sur ses joues et entendait le battement d’immenses ailes. Elle n’avait pas l’impression d’avancer. Pourtant, ils étaient déjà très haut dans le ciel. Par moments, un doux balancement la projetait dans des rêves merveilleux où flottait son amoureux.

Ils volèrent à travers cieux. Vers la fin du jour, ils atteignirent un abîme terrifiant entouré de gigantesques rochers. C’est là que le condor avait son repaire. Il se posa et fit descendre la jeune fille. Alors seulement, elle ouvrit les yeux. Quelle consternation ! Elle se trouvait à l’entrée d’une grotte perchée sur des hauteurs isolées. Elle regarda vers le ciel. Le sommet de la montagne, inaccessible et lointain, dominait un effroyable précipice de granit. Affolée, elle chercha une issue vers le bas et contempla l’abîme.

C’était un gouffre sans fond, qui se perdait dans une obscurité silencieuse et redoutable. Aucun moyen de s’échapper !

La jolie bergère éclata en sanglots.

— Ah, pourquoi ai-je quitté ma maison ! gémit-elle.

Le condor la fit entrer dans la grotte. Ils y passèrent la nuit. La jeune fille n’était pas habituée à un tel inconfort. Pire encore, une odeur pestilentielle l’incommodait. Cette puanteur provenait des os à demi décharnés qui traînaient çà et là, et des morceaux de viande qui finissaient de pourrir dans les sombres recoins de la grotte.

Au petit matin, le condor dit à la jeune fille :

— Reste assise ici et attends-moi.

Il s’envola et l’abandonna dans son repaire silencieux. La jeune fille, inconsolable, laissa couler ses larmes. Elle n’avait ni de quoi manger ni de quoi cuisiner dans cette grotte. Elle resta donc assise, à attendre le retour du condor.

— Que vais-je devenir ! Si j’avais su que c’était le condor, jamais je ne l’aurais suivi ! se lamentait-elle.

Vers la fin du jour, le rapace reparut. Il apportait de la viande. Il ordonna à la jeune fille de la cuisiner. Près de la grotte, un petit cours d’eau s’écoulait en un filet cristallin. Il formait une fontaine très propre entre les rochers. C’est là que l’amante du condor puisait l’eau.

Les jours passaient semblables les uns aux autres. Le condor partait le matin. Il tardait parfois trois ou quatre jours avant de revenir avec sa provende toute pourrie et la jeune femme ne cessait pas de pleurer. Bientôt, elle mit au monde son enfant. La journée, elle lavait ses mouchoirs et son linge dans la petite fontaine au pied du filet d’eau cristallin. Le soir, elle cuisinait pour le condor. Quand il était de mauvaise humeur, elle n’avait même pas droit aux restes du gibier qu’il rapportait.

Pendant ce temps, les parents de la jeune fille se désolaient.

— Qu’est-il advenu de notre fille ? Où est-elle donc partie ? gémissaient-ils.

Personne ne savait que le condor avait enlevé la jeune fille.

— La terre l’aura engloutie, ou alors quelqu’un l’aura emmenée loin d’ici, soupiraient les parents affligés. Et ils se remettaient à pleurer.

Mais un jour, alors que la mère sanglotait dans son jardin, un colibri apparut.

Reuu reuu, je suis Kkenti le colibri
La fille de qui pleure sur son rocher ?
La fille de qui pleure sur son rocher ?

Il chantait et virevoltait sans répit autour de sa tête. La mère, excédée, lui cria :

— Vas-tu te taire, vilain colibri ! Nul ne peut connaître mon chagrin. Cesse donc de m'embêter avec tes chansonnettes !

Mais le colibri revenait l'agacer sans tenir compte de sa peine.

La mère, furieuse, jeta une pierre à l'oiseau et lui brisa la patte. Le colibri blessé s'envola par-dessus les toits.

Bien des jours passèrent. La mère, éplorée, s'isolait dans son jardin pour pleurer sa fille disparue. Il n'existait aucun remède à son désespoir.

Un beau matin, le colibri reparut. Virevoltant autour d'elle, il chanta :

Reuu reuu, me revoilà, Kkenti le colibri
La fille de qui pleure sur son rocher ?
La fille de qui pleure sur son rocher ?

La femme réfléchit un instant : « Après tout, il sait peut-être où se trouve ma fille ! »

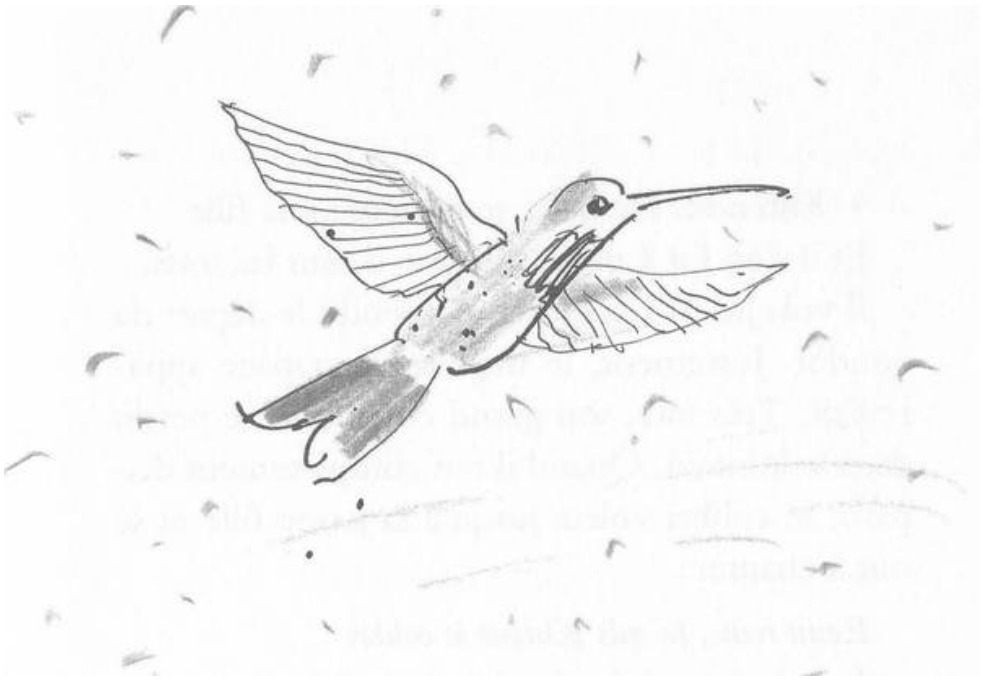
— Colibri, colibri émeraude, saurais-tu par hasard où se trouve ma fille ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que je sais où elle se trouve ! Si seulement tu ne m'avais pas cassé la patte ! répondit le colibri.

— Pardonne-moi, gentil colibri.

— Si tu me soignes avec de la mélasse et que tu m'offres des friandises, je te dirai où elle se trouve…

— Je vais te donner des gâteaux et de la mélasse pour que tu soignes ta pauvre petite patte cassée.



La femme se précipita dans sa maison et rapporta de la mélasse accompagnée d’un assortiment de délicieux gâteaux qu’elle posa sur une pierre. Le colibri émeraude vola jusqu’à la pierre. Il picora les douceurs puis appliqua la mélasse sur sa patte brisée et l’entoura d’un bandage. Satisfait, il reprit :

— Ta fille pleure sur de hautes roches au-dessus du précipice.

— Ramène-la-moi colibri, porte-la jusqu’ici, je t’en supplie !

— Je veux bien, à condition que tu m’offres d’autres sucreries !

— Oui, oui, colibri, tu auras ta récompense ! Je te donnerai autant de miel que tu voudras.

— Entendu. Demain, je ramènerai ta fille.

Et il s’en fut à tire-d’aile par-dessus les toits.

Il vola jusqu’à la grotte et attendit le départ du condor. Justement, le majestueux rapace appareillait. Très vite, son grand corps noir se perdit dans le lointain. Quand il eut complètement disparu, le colibri voleta jusqu’à la jeune fille et se mit à chanter :

Reuu reuu, je suis Kkenti le colibri
La mère de qui, le père de qui
Pleurent dans leur maison désolée ?

La bergère plongée dans son chagrin ne prêtait aucune attention au minuscule oiseau. Il voletait autour d'elle, s'éloignait un peu, puis revenait à la charge :

La mère de qui, le père de qui pleurent en ce moment ?
« Colibri, sauve ma fille ! » supplient-ils.
Si tu le désirais, si tu le désirais,
Moi, Kkenti le colibri, reuu reuu,
Je te ramènerais chez eux !

Sans se décourager, le colibri voletait et tournoyait au-dessus de l'abîme proche de la grotte. Il exécutait de prodigieuses voltiges et fit tant de cabrioles dans le ciel, que, au bout d'un moment, la jeune fille remarqua son manège.

Elle tendit l'oreille puis elle s'écria :

— Colibri émeraude, joli colibri, tu es si petit, comment pourrais-tu me ramener chez mes parents ?

— Certes, je ne suis pas grand, mais je suis assez fort pour vous y transporter, ton fils et toi. Vite, préparez-vous et quittons cet endroit, le condor ne va pas tarder à rentrer.

L'amante du condor fit un ballot de ses affaires, qu'elle jeta sur son épaule. Par-dessus, elle installa son fils, et se jucha sur le dos du colibri. Ainsi chargé, le petit oiseau voleta jusqu'à la maison des parents et chanta par-dessus les toits :

Reuu reuu, c'est moi, Kkenti le colibri
J'arrive avec votre fille !

— Colibri émeraude, merveilleux colibri ! Tu as ramené notre fille ! s'écrièrent les parents.

Ils s'empressèrent de lui servir un grand bol de miel avec une assiette de gâteaux tout frais que la mère avait préparés spécialement pour lui.

— Enfermez vite votre fille avec son enfant dans une pièce bien à l'abri. Votre gendre arrive ! Il ne faut surtout pas qu'il la voie ! s'écria le colibri hors d'haleine. Demain, ajouta-t-il, je vous donnerai de nouvelles instructions.

— Nous ferons tout ce que tu ordonnes, puissant colibri ! promirent les parents.

Ils enfermèrent leur fille et son enfant dans une chambre tout au fond de la maison puis ils l'accablèrent de questions. « Où étais-tu partie ? » « Avec qui ? » « D'où vient cet enfant ? ». La jeune fille leur fit le récit de son aventure. Elle leur décrivit les ruses que le condor avait employées pour la tromper. Elle leur raconta comment il l'avait emmenée chez lui, et gardée prisonnière dans la grotte qui surplombait le précipice. Enfin, elle leur avoua qu'il était le père de son enfant.

Pendant ce temps, le colibri retournait à la grotte du condor. Il s'approcha de la grenouille qui habitait la fontaine cristalline et lui dit :

— Bonsoir, amie grenouille, puis-je te demander une faveur ?

— Volontiers, de quoi s'agit-il ?

— Quand le condor rentrera, je voudrais que tu te transformes en femme, et que tu fasses semblant de laver les affaires de son fils, au bord de la fontaine.

— Je le ferai avec plaisir, répondit la grenouille que cette idée amusait beaucoup.

Le colibri, enchanté, poursuivit :

— À peine rentré, il te demandera : « Que fais-tu là-bas ? » Et toi, tu lui répondras : « Je fais la lessive. » Alors il criera : « Dépêche-toi ! dépêche-toi ! » Et quand il te houspillera : « As-tu enfin fini de laver le linge ? », tu répliqueras : « Non, non, pas encore. » Alors il s'emportera : « Allons, ça suffit maintenant, viens et plus vite que ça ! » À ce moment-là, tu plongeras dans la fontaine et tu n'en ressortiras plus.

Après avoir donné ces instructions, le colibri sauta sur un rocher et la grenouille se changea en femme.

La femme se mit à laver le linge. Le condor arriva. Le colibri, qui montait la garde depuis son rocher, se cacha dans un trou.

La grenouille semblait très occupée à laver son linge. Le condor se posa près de la fontaine :

— Que fais-tu là ? demanda-t-il à la femme.

— Je lave le linge, seigneur.

— Allons, dépêche-toi ! grommela le condor.

— Oui, oui, voilà, je me dépêche, répondit la femme.

Le condor se dirigea vers son repaire et pénétra dans la grotte. Il la fouilla de fond en comble. L'enfant n'y était pas ! « Où donc a-t-elle emmené mon enfant ? » se demanda-t-il.

Il sortit et cria à sa femme :

— Où est mon enfant ?

— Il doit être par là !

— Bon ! Ça suffit maintenant. J'ai faim ! Viens cuisiner la viande que j'ai apportée.

— Tout de suite, j'arrive !

— Allez, allez ! criait le condor de toutes ses forces, et il étira son cou pour mieux voir ce qu'elle faisait.

— Allez, plus vite que ça ! s'égosillait-il, excédé.

— Je viens seulement de commencer ma lessive ! protesta la femme.

Le condor furieux, bondit sur le bord de la fontaine et la menaça de sa voix puissante :

— Si tu ne viens pas immédiatement, je te roue de coups de pied !

À ces mots, la grenouille sauta dans l'eau. Plouf ! Elle disparut ! Sur la pierre, il ne restait ni linge d'enfant, ni mouchoirs, ni langes. Il n'y avait qu'un petit caillou de rien du tout. Pourtant le condor avait vu la femme en train de faire sa lessive !

Stupéfait, il contemplait la fontaine.

« Elle va ressortir ! Bon sang ! Elle va ressortir ! » pestait-il.

Mais rien n'apparaissait à la surface de l'eau.

Le colibri surveillait attentivement le condor depuis sa cachette. À le voir ainsi perplexe, il ne put s'empêcher de rire. Alors, il chanta :

Jajaulla ! Reuu Kkenti, je suis le colibri !
Quel idiot ! Quel idiot tu as été !
Reuu ! Reuu ! Jajaulla !
Ta femme est déjà chez elle, dans son village.
Ajaujaulla ! Jajaulla !

Le condor, fou de rage, leva la tête. Il aperçut le minuscule oiseau camouflé dans son trou et lui cria :

— Quoi ? Tu as enlevé ma femme ? Attends un peu ! Je vais t'avaler, misérable volatile !

— Jajay ! Quel colibri pourrait transporter une femme ?

Tout en chantant, le colibri prit la poudre d'escampette. Le condor se lança à sa poursuite. Il lui donna la chasse, l'encercla, tournoya et décrivit de larges cercles autour de lui sans réussir à l'attraper. Le colibri, rapide comme le vent, s'esquivait sans difficulté, s'évanouissait dans les airs, puis revenait narguer le rapace. Et pour finir, il disparut complètement. Alors le condor se dirigea vers la maison de la jeune fille.

Il parvint à sa porte, transformé en élégant cavalier. Un cordon d'or ornait son cou, ses vilaines pattes écailleuses et sales étaient dissimulées par de grandes guêtres brillantes. Il avait fière allure ! Il entra dans la maison sans frapper et clama :

— Madame, monsieur, permettez-moi d'entrer. Si votre fille est revenue, rendez-la-moi car elle est mienne.

— Personne n’est venu ici, seigneur. Personne n’est entré chez nous, contesta la mère.

Le condor s’en retourna, songeur.

Le jour suivant, le colibri revint voir la mère.

— Il va être difficile de sauver ta fille, lui dit-il. Demain, ton gendre va venir la réclamer de nouveau. Fais bouillir de l’eau et remplis-en à ras bords une grande jarre de terre que tu dissimuleras sous une couverture. Je te donnerai d’autres instructions plus tard. Maintenant, offre-moi un petit piment rouge.

Le colibri reçut le piment et s’envola.

Le condor cherchait le colibri dans le ciel. Le colibri vola jusqu’à la grotte du condor, son piment dans le bec. Ils se rencontrèrent en chemin. Le condor lui cria :

— Ah, te voilà, petit insolent ! Maintenant, je vais te manger !

Et il le poursuivit sans relâche. Le condor tournoyait et virevoltait autour du colibri, essayant vainement de l’attraper. Ils parvinrent ainsi aux rochers des grands précipices. Le colibri fendit l’air et se cacha dans un trou creusé dans la pierre. C’était un tout petit trou. Le condor y enfonça le bec aussi profondément qu’il put. « Je vais le sortir de là ! Je vais le sortir de ce trou ! » marmonnait-il.

À force de farfouiller dans le trou sans parvenir à attraper le colibri, le condor s’énerva.

— Sors, colibri ! Sors immédiatement ! ordonna-t-il.

— Tout de suite, tout de suite, grand seigneur. Attends juste un instant que je finisse d’enfiler mes bas, lui répondit le colibri.

Le condor attendait le bec à demi ouvert, s’apprêtant à ne faire qu’une bouchée de sa proie, quand le colibri lui parla du fond de sa cachette :

— Seigneur condor, illustrissime roi des oiseaux, je ne vais pas tarder à sortir. Ouvre grand le bec et aussi le trou de ton derrière. Ouvre-les bien tous les deux, éminent seigneur.

Le roi des oiseaux ouvrit le bec autant qu’il put et attendit un long moment sans bouger. Vif comme l’éclair, le colibri jaillit de sa cachette, s’introduisit dans la bouche du rapace et se laissa glisser le long de son intestin puis il s’échappa prestement par son derrière. Le condor, abasourdi, regarda autour de lui : nulle trace de l’impertinent colibri ! « J’aurais dû le mâcher. Comment ai-je pu l’avaler d’une seule traite ? » se lamentait-il. Non sans mal, il admit sa défaite, et, fort contrit, il prit son envol afin de

poursuivre sa proie. « Avaler tout rond, c’est mauvais pour la digestion ! La prochaine fois, je le mastiquerai sept fois avant de l’engloutir », se répétait-il.

À force de tourner dans les airs, le condor finit par rattraper le minuscule colibri sur des hauteurs proches de la grotte.

— Alors, comme ça, tu es parvenu jusqu’ici ! Eh bien, tu ne m’échapperas plus car je vais te dévorer à l’instant même !

— Bien sûr, mais d’abord, tu dois m’attraper ! se moquait le colibri qui se dérobait sans cesse.

Le condor tournoyait, virevoltait, encerclait sa proie. Le colibri, vif et rapide, l’entraîna jusqu’aux rochers. Et de nouveau, il se cacha dans un petit trou à l’intérieur de la roche.

— Où t’es-tu encore fourré ? Sors donc, puisque, de toute façon, je dois te manger ! criait le condor.

— Tout de suite, tout de suite, vénérable seigneur ! Moi je ne m’oppose pas à ce que tu me manges. D’ailleurs, c’est prévu, tu dois me manger. Attends juste un instant. Je vais moudre un peu de piment rouge. Ce sera tellement meilleur !

— Allez, allez ! Vite, vite ! s’impatientait le rapace qui surveillait la sortie du trou.

— Ah, petite mère… takk… takk… takk ! Ah, petit père… takk… takk… takk !

Le colibri moulait son piment avec ardeur à l'intérieur du trou. Enfin il lança au condor :

— Attention, je vais m'échapper, regarde comme je vais m'échapper. Ouvre bien les yeux, seigneur condor ; ouvre-les grand et regarde bien, ne cesse pas de regarder.

Le condor écarquilla les yeux. Les pupilles dilatées, il continuait de guetter le trou. Le colibri lui jeta le piment moulu dans les yeux, et, après l'avoir aveuglé avec le piment brûlant, il s'envola vers la maison de la jeune fille. Le condor, lui, se roulait dans les airs en se frottant les yeux.

Le colibri appela la mère :

— *Reuu, reuu, c'est moi, Kkenti le colibri !* Que peux-tu dire ? Que vas-tu dire ? J'ai brûlé les yeux de ton gendre avec le petit piment rouge que tu m'avais donné. Va vite faire bouillir de l'eau. Ton gendre arrive ! Il arrive ! L'heure est venue de le tuer. Que l'eau déborde de la jarre ! Quand ton gendre arrivera, il te dira : « Ta fille doit se trouver ici. Je sais qu'elle est venue. » Et toi tu répondras : « Je n'ai pas vu ma fille, seigneur. » Mais il insistera : « Où est ta fille ? Où est ta fille ? Tu dois me la livrer. » Alors, tu l'inviteras : « Entrez donc, seigneur, asseyez-vous à l'ombre de mon toit. » Il entrera, et tu le guideras jusqu'à la grande jarre. Tu le laisseras s'asseoir, et quand il tombera dedans, avec un grand bâton, tu le maintiendras sous l'eau. Puis tu lui verseras encore et encore de l'eau bouillante sur le corps. Ainsi tu noieras ton gendre. Et, comme une poule, tu le plumeras. Mais souviens-toi qu'en entrant, le condor ne doit pas voir ta fille. Le voilà ! Vite, vite, étends la couverture ! s'écria le colibri en s'envolant.

La femme obéit au petit oiseau. Elle emplit une grande jarre d'eau bouillante qu'elle recouvrit d'une couverture. Ainsi, la jarre avait tout l'air d'un siège bien confortable. Le condor entra dans la maison. Il avait les yeux tout rouges et irrités. Mais il demeurait altier, fastueux et élégant.

— Je vous rends une petite visite de courtoisie, permettez-moi d'entrer ! dit-il à la mère.

— Certainement, seigneur !

— Votre fille est-elle arrivée ?

— Non, seigneur. Ma fille n'est pas revenue.

Le condor se mit à trépigner. La colère lui sortait par le nez. Il hurla :

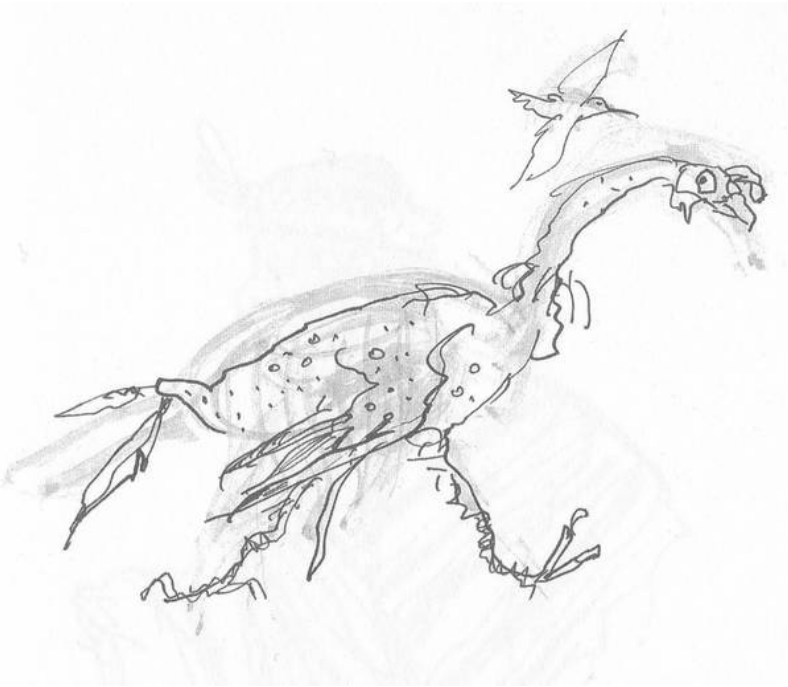
— Ce n'est pas vrai ! Elle est ici ! Je sais qu'elle est ici !

— Je ne l’ai pas vue, seigneur, mais je vais demander à mon mari. Daignez vous asseoir un instant.

La mère guida le condor jusqu’à la pièce principale. Elle s’arrêta devant la jarre et dit :

— Installez-vous sur cet humble siège, tenez, juste là, sur cette couverture.

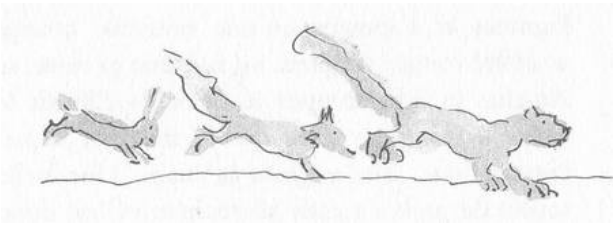
Le condor s’assit et sombra aussitôt dans la jarre. Son corps fit grand bruit en s’ébattant dans l’eau. La femme le poussa au fond à l’aide d’un bâton et lui jeta plusieurs casseroles d’eau bouillante. Le condor, transformé en poule bouillie, était tout pelé et blanchi. Ses jambes, ses ailes, son cou : plumés d’un coup ! Au royaume des oiseaux, le fier condor avait été un roi majestueux et puissant. Maintenant, il avait l’air d’un vieux poulet tout nu !



Les parents, leur fille et leur petit-fils purent vivre désormais ensemble et bien tranquilles. Leurs peurs et leurs peines se convertirent en joie. Et cette joie perdure aujourd’hui encore, dans un village lointain, très lointain.

Conte tiré de *Canciones y cuentos del pueblo Quechuano* (éditions Huascaran, Lima, 1949). Collecteur : père Jorge A.

Lira, traducteur du quechua vers l’espagnol : José Maria Arguedas.



Le lièvre, le renard et le puma

Il était une fois, une petite vieille qui possédait un champ autour duquel elle avait dressé une solide clôture pour écarter les voleurs. Elle y faisait pousser des courges et toutes sortes de bons légumes. Elle s'y promenait, matin et soir, et observait avec plaisir la croissance de ses plants.

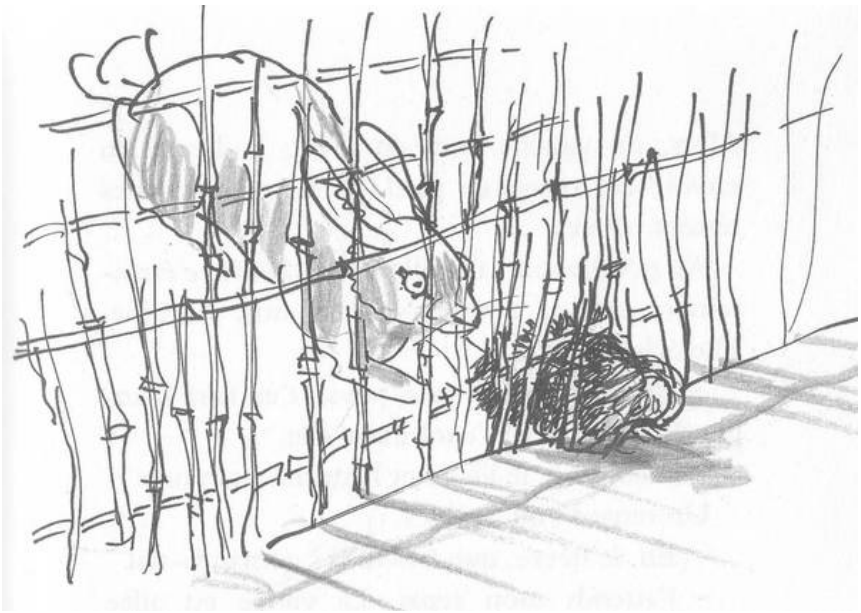
Pour arroser son champ, la petite vieille avait imaginé un système ingénieux. Elle avait percé un trou dans la clôture, à l'endroit où passait un ruisseau. L'eau s'infiltrait par le trou et irriguait les cultures. Un matin, alors qu'elle faisait sa tournée, en tâtant ses légumes, elle constata qu'une courge avait été dévorée. Il ne restait que la tige et les feuilles à moitié grignotées. Surprise, elle regarda de tous côtés. La clôture était intacte. Par où le voleur avait-il pu s'introduire ? Le lendemain matin, elle inspecta la rangée de légumes et s'aperçut qu'une nouvelle courge avait été rongée sur pied. « Il faut que ça cesse, se dit-elle. Je dois attraper le voleur ! » Elle fit le tour du champ et remarqua le trou par lequel entrait l'eau. Elle y glissa la main. Une belle touffe de poils s'y était accrochée. « C'est donc par là que tu te faufiles, ami rongeur ! Eh bien, tu vas voir ce que tu vas voir ! » La petite vieille rentra chez elle et confectionna un poupon qu'elle enduisit de goudron. Au crépuscule, elle installa le poupon dans le trou et s'en retourna chez elle.

Voici notre chapardeur. C'est un joli lièvre gris qui a découvert le moyen de se régaler à peu de frais. Le potager de la vieille fait ses délices. Il atteint la clôture en quelques bonds et s'arrête, interdit, devant le trou. Quelqu'un occupe déjà la place ! Impossible de s'y glisser ! Le lièvre attend que l'intrus s'éloigne, mais celui-ci ne fait pas mine de bouger. À bout de patience, le lièvre l'apostrophe :

— Hé, Noiraud, vas-tu sortir de là ?

Le gaillard ne répond pas. Il reste assis, parfaitement immobile, et bloque l'accès au champ de courges qui attend le lièvre de l'autre côté de la

clôture. C’en est trop ! Le lièvre passe aux menaces :



— Tu as entendu, Noiraud ? Dégage ou je t’assomme !

Le lièvre enrage. De son côté, Noiraud ne réagit pas. Alors, le lièvre se jette sur lui et lui flanque un coup de patte en plein visage. Mais que se passe-t-il ? Sa patte reste collée au nez du gêneur.

— Lâche-moi ! crie le lièvre.

Il lance l’autre patte et lui assène un coup sur la tête. Mais voilà que la deuxième patte adhère au crâne de la stupide créature.

— Lâche-moi ou je te bourre de coups de pied !

Le poupon de goudron demeure silencieux. Alors, du gauche puis du droit, le lièvre lui envoie des coups de pied. Et ses quatre pattes restent collées.

Au petit matin, la vieille trouva le lièvre étroitement uni au poupon qu’elle avait fabriqué. Elle éclata de rire.

— Eh bien, maintenant, je vais t’en faire manger de la verdure ! s’exclama-t-elle.

Elle emporta le lièvre et l’attacha à sa porte.

Un renard vint à passer.

— Eh, le lièvre, que fais-tu là ? demanda-t-il.

— J’attends mon repas. La vieille est allée plumer une poule, mais je déteste ça. Elle m’en sert chaque jour et je suis obligé de finir mon assiette !

— Allez, ouste ! du balai ! dit le renard en le détachant pour prendre sa place.

Le lièvre ne se le fit pas dire deux fois. Il détala sans demander son reste.

La vieille sortit.

— Ça alors ! De lièvre, tu t’es transformé en renard ? Qu’à cela ne tienne. Je vais te faire manger de la poule !

Le renard croyait que la vieille lui préparait une poule. Il remuait la queue, plein d’allégresse. Mais la vieille revint armée de son tisonnier.

— Tu vas m’en dire des nouvelles ! cria-t-elle.

— Pitié ! J’ai rien fait, petite mère ! Le lièvre m’a dit : « Prends ma place, tu vas manger de la poule ! » et il s’est sauvé ! gémit le renard.

À force de recevoir des coups de tisonnier, la corde se rompit et le renard parvint à s’enfuir. Le jour suivant, il rencontra le lièvre.

— Oh toi, tu vas me le payer ! s’écria le renard.

— Non, surtout pas ! hurla le lièvre en fonçant droit devant lui.

Le renard lui donna la chasse. Dans sa fuite, le lièvre aperçut le puma. Il savait que le puma en voulait au renard parce qu’il lui avait mangé toutes ses poules.

— Ohé, puma, as-tu vu le renard ? lui cria le lièvre.

— Je le cherche sans succès. Nous avons un compte à régler tous les deux, répondit le puma.

— Si tu veux, je te le ramène pour que tu lui fasses sa fête, lui proposa le lièvre.

— Avec plaisir ! s'esclaffa le puma. Je t'attends ici.

Le lièvre reprit sa course. Il parvint aux abords du fleuve Yarush. Le renard était sur ses talons. Alors, il dit tout haut :

— Demain j'irais bien m'empiffrer de poules et de légumes. Mais j'aurais besoin d'aide. Tout seul, comment faire ?

Le renard, affamé, dressa l'oreille. Pourquoi se contenter du lièvre pour repas ? Après avoir attrapé les poules, il serait temps de lui faire son affaire.

— Eh, le lièvre, emmène-moi manger les poules avec toi. Si je suis bien rassasié, je te laisserai tranquille, lui proposa-t-il.

Le lièvre accepta et ils firent route ensemble.

Ils parvinrent à la tanière du puma. Le félin les guettait depuis la cime d'un arbre. L'entrée et le plat de résistance livrés à domicile ! Quelle aubaine ! Le puma se jeta sur eux. Il engloutit le lièvre, tandis que le renard se sauvait à toute vitesse.

Le renard errait affolé. « Le puma est sur mes traces. Comment le semer ? » se demandait-il. Il aperçut une carcasse de gibier qui se desséchait au soleil. Il se glissa à l'intérieur et se mit à déambuler dans la carcasse, à la recherche du puma. Il finit par le trouver.

— Ohé, puma, que cherches-tu ? lui demanda-t-il.

— Tu n'aurais pas vu le renard, par hasard ?

— Oh, celui-là ! Malheur à qui le croise ! Il m'a jeté un sort l'autre jour.

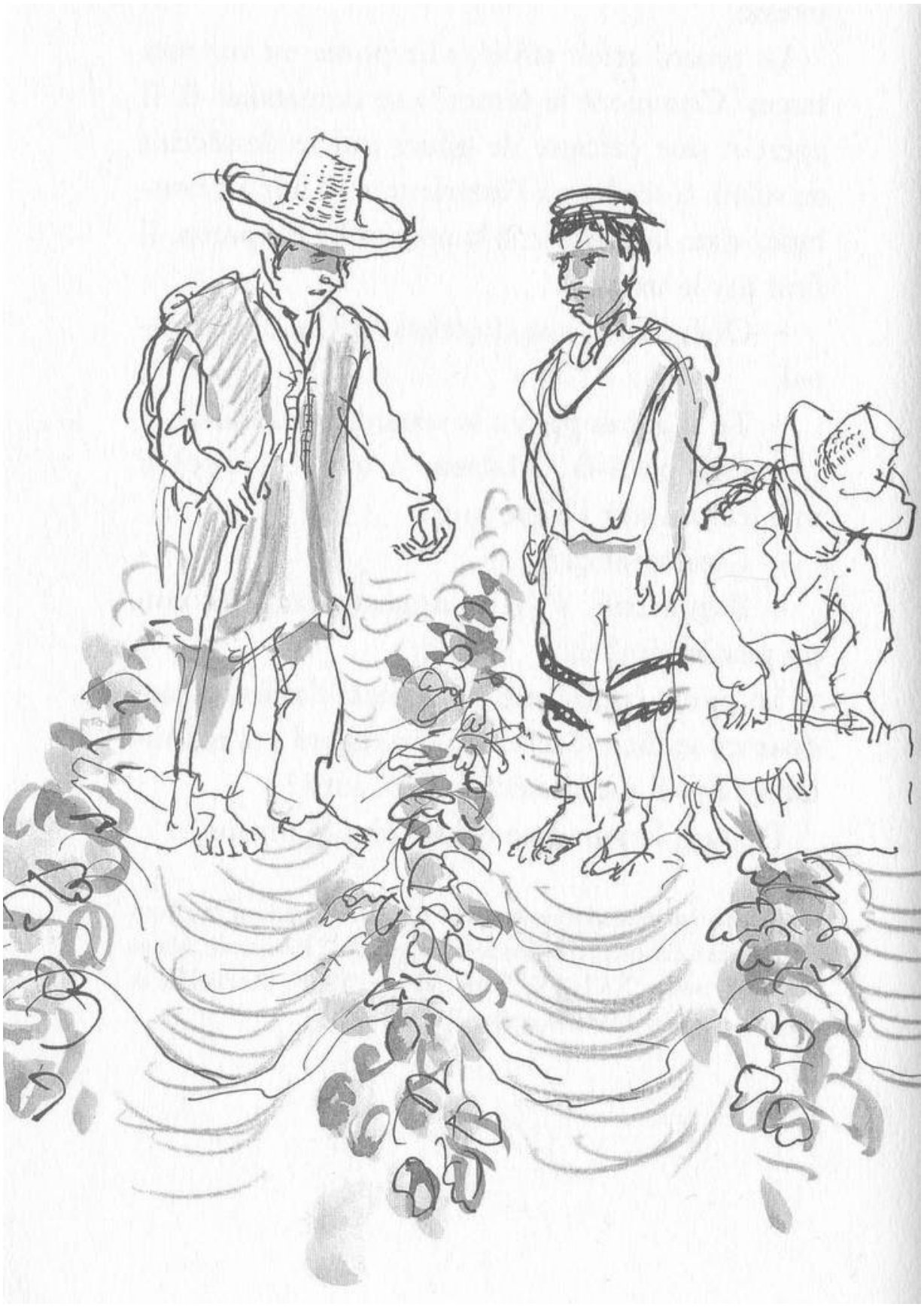
— Comment ça ?

— Il m'a crié : « Va, et dessèche-toi. » Et vois un peu le résultat !

Le puma épouvanté contempla l'affreuse carcasse et se dit : « Sacrebleu, ce renard est redoutable ! Et s'il me desséchait moi aussi ? »

Depuis, le puma ne chasse plus le renard.

Conte tiré de *Colección de textos Quechuas* (éditions Instituto de Estudios Etnológicos, sección Linguistica, *Revista del Museo Nacional*, tomes XVI-XX, Lima, Pérou, 1952). Recueillis et traduits par José Maria Begnino Farfan.



Le jeune homme qui monta au ciel

Il était une fois un couple qui n’avait qu’un seul enfant.

L’homme planta ses plus belles pommes de terre dans un champ qui se trouvait loin de sa maison. Lui seul possédait cette variété d’excellente semence. Ses pommes de terre croissaient, vigoureuses, mais, toutes les nuits, des voleurs venaient dérober celles qui étaient prêtes à être récoltées. Alors, le père et la mère appelèrent leur garçon.

— Il faut protéger nos patates ! Tu es jeune et fort. Va surveiller le champ, et arrête les voleurs, lui ordonnèrent-ils.

Le jeune homme partit monter la garde à la lisière du champ.

Trois nuits s’écoulèrent.

La première, il la passa tout éveillé, à observer les plants sans fermer l’œil. À l’aube, le sommeil le terrassa. C’est le moment que choisirent les voleurs pour s’emparer des patates. Le jeune homme, la tête basse, rentra chez ses parents et leur raconta ce qu’il s’était passé.

— Pour cette fois, nous te pardonnons. Repars et ouvre l’œil, lui dirent-ils.

Le jeune homme retourna surveiller les pommes de terre. Il garda les yeux ouverts toute la nuit mais, à minuit pile, il cligna des paupières. Et le temps d’un clin d’œil, adieu les patates ! Au lever du jour, il découvrit le larcin. Il avait veillé sans relâche, mais il n’avait pas vu les voleurs. Il rentra chez ses parents pour leur annoncer la mauvaise nouvelle.

— Je suis resté vigilant toute la nuit. Les voleurs se sont joués de moi à minuit pile, au moment où je clignais des yeux.

— Et puis quoi encore ? s’emporta son père. Tu montes la garde et on vole nos patates sous ton nez ? Tu me prends pour un idiot ? Où étais-tu ? Je parie que tu t’amusais ailleurs !

Il le roua de coups en l'injuriant copieusement. Et ainsi, battu jusqu'à l'os, il le renvoya au champ une nouvelle fois.

Le jeune homme reprit sa surveillance. Il se posta aux aguets, immobile et attentif. Cette nuit-là, la lune était brillante. Jusqu'à l'aube, il fixa l'étendue des plants de pommes de terre. Ses paupières tremblotèrent et il s'assoupit quelques secondes. Mais il rouvrit aussitôt les yeux. Une multitude de ravissantes princesses avaient envahi le champ. Leurs visages étaient beaux comme des fleurs, leurs chevelures avaient l'éclat de l'or et elles étaient vêtues de robes en fil d'argent. Toutes ensemble, elles arrachaient les pommes de terre à vive allure.

C'étaient des étoiles descendues du ciel qui avaient pris l'apparence de merveilleuses princesses. Le jeune homme les contemplait, ébloui.

— Si seulement je pouvais m'emparer d'une de ces jeunes filles ! songea-t-il, le cœur enflammé.

D'un bond, il sauta sur les belles voleuses. Il parvint, non sans peine, à en capturer une avant qu'elle s'envole. Ses compagnes s'élevaient déjà dans le ciel comme des lumières mourantes.

Le jeune homme apostropha l'étoile qu'il avait faite prisonnière.

— Alors comme ça, les princesses volent des patates, maintenant ?

Il la traîna de force dans sa hutte et ne prononça plus un mot au sujet du larcin. Son cœur battait très fort. Chaque seconde qui s'écoulait attisait son amour.

— Reste avec moi, tu seras mon épouse ! s'écria-t-il, éperdu.

La princesse refusa.

— Prends garde, mes sœurs vont avertir mes parents ! le prévint-elle.

Le garçon n'avait que faire de ses menaces. Il se contentait de la dévorer des yeux en souriant. Alors, elle se mit à pleurer.

— Libère-moi, je t'en prie ! Je te rendrai toutes les pommes de terre que nous t'avons volées. Mais ne m'oblige pas à vivre sur la Terre.

Le garçon secoua la tête en silence. Il ne pouvait se résoudre à la perdre. Il garda l'étoile captive et décida de rester dans la hutte à l'orée du champ.

Pendant ce temps, les parents du jeune homme rouspétaient :

— Ce bon à rien s'est encore fait voler les patates, c'est pour ça qu'il n'ose pas rentrer.

À la fin de la journée, la mère, inquiète, décida de lui porter son repas. De la hutte, les jeunes gens pouvaient voir le chemin. Dès qu'ils aperçurent la mère, la princesse dit au garçon :

— Il ne faut pas que tes parents me voient.

Alors, le jeune homme courut au-devant de sa mère et, de loin, il lui cria :

— Non, n’approche pas. Attends-moi là !

Il retrouva sa mère au bout du chemin. Elle lui avait préparé un bon repas. Il le porta à la princesse dans la hutte et revint en courant. La mère s’était assise sur une pierre. Il prit place auprès d’elle et lui raconta son aventure. La mère hochait la tête en silence. Elle n’avait jamais rien entendu de pareil. Elle retourna chez elle et informa son mari.

— Voilà que notre fils a emprisonné une voleuse de pommes de terre descendue des cieux et il s’est amouraché d’elle. Pour l’instant, ils vivent dans la hutte. Il a l’intention de l’épouser et ne permet à personne de l’approcher.

Pendant ce temps, le jeune homme, qui tentait de berner la princesse, lui tint ces propos :

— Maintenant qu’il fait nuit, allons dans ma maison. Personne ne te verra.

Mais la princesse refusa :

— Non, je ne dois pas rencontrer tes parents.

— Qui te dit que je vis chez mes parents ? Ma maison est bien plus jolie que la leur ! s’exclama le garçon.

Au moyen de ce mensonge, il fit entrer la princesse contre son gré, dans le foyer de ses ancêtres et la présenta à ses parents. La mère et le père se

réjouirent et l’accueillirent avec bonté.

La jeune femme était si belle que le vieux couple la choya et lui prodigua tous ses soins. Sa robe lumineuse avait été gardée sous clef. Les parents l’habillaient de vêtements ordinaires, mais elle ne manquait de rien. Toutefois, elle n’avait pas l’autorisation de sortir de la maison. Et personne en dehors d’eux ne peut se vanter de l’avoir jamais vue.

Il y avait déjà longtemps que la princesse vivait chez le jeune homme. Un jour qu’il était parti travailler au loin, la princesse supplia les parents de la laisser cueillir une rose dans le jardin après le coucher du soleil. Elle leur promit de ne pas s’éloigner de la maison. Les parents hésitèrent, mais la belle prisonnière insistait tant qu’il leur fut impossible de refuser. Elle guetta la nuit sans trahir son impatience. Vint le moment de mettre le nez dehors. Le seuil à peine franchi, pftt, elle regagna le ciel.

Lejeune homme rentra chez lui. Il chercha sa femme dans toute la maison. Elle avait bel et bien disparu. Il prit son visage dans ses mains et fondit en larmes.

On raconte que, fou de douleur et versant bien des pleurs, il errait hébété, tantôt dans une direction, tantôt dans l’autre, quand, un soir, sur une cime solitaire, il rencontra Malku, le condor céleste.

— Jeune homme, pour quelle raison pleures-tu ainsi ? lui demanda le condor.

— J’ai perdu la plus belle des épouses, seigneur. Le cœur brisé, je suis à sa recherche.

— Ne pleure plus, mon garçon. Je sais où elle se trouve.

— Où est-elle partie ?

— Elle a regagné les cieux.

— Par quel chemin puis-je la rejoindre ?

— Je te conduirai jusqu’à elle. Je te demande seulement de m’apporter deux lamas. Le premier je le dévorerai avant notre départ, le second je le garderai pour la route.

— Attends-moi ici ! Je cours chercher les lamas !

Le jeune homme avait recouvré ses esprits. Il courait à perdre haleine et atteignit rapidement sa maison.

— Père, mère, je vais chercher mon épouse. J’ai rencontré Malku, le condor céleste. Il accepte de me conduire à elle. Je lui ai promis deux lamas de notre troupeau, pour sa peine ! s’écria-t-il.

Les parents approuvèrent sa décision. Le garçon leur fit ses adieux et tirant les lamas par la bride, il regagna la cime où le condor l'attendait. Le rapace dévora la première bête jusqu'à l'os, arrachant ses chairs de son bec affilé. Il fit égorger l'autre par le jeune homme pour la manger en chemin. Il demanda au garçon de porter la dépouille de l'animal sur ses épaules. Ensuite, il lui ordonna de monter sur un rocher, et, là, il le chargea sur son dos.

— Ferme bien les yeux et serre les paupières, lui ordonna-t-il. Tu ne dois ouvrir les yeux sous aucun prétexte. Et chaque fois que je dirai « Viande ! » tu me glisseras un peu de lama dans le bec.

Le condor prit son envol.

Le jeune homme obéit. Il s'efforçait de garder les paupières bien closes. « Viande ! » disait le condor céleste, et, aussitôt, son passager coupait de grandes tranches de lama qu'il plaçait dans son bec. Le rapace l'avait prévenu : « Si, au mot "Viande", tu ne me glisses pas un morceau de lama dans le bec, quelle que soit notre altitude, je te ferai choir. » Le voyage n'en finissait pas. Jour après jour, l'oiseau poursuivait son ascension. L'atmosphère se glaçait, l'air se raréfiait et le garçon éprouvait de la peine à respirer. Or, au moment le plus pénible du parcours, la viande vint à manquer. Pris de peur, le garçon commença à tailler des morceaux de son mollet. Chaque fois que sa monture réclamait de la viande, il lui servait de petites portions de sa propre chair. Le vol dura un an. Juché sur le dos du condor, le jeune homme gagna le ciel au prix de son sang.

Quand ils arrivèrent, le condor se délassa un instant. Au loin, la mer scintillait. Il reprit son envol et se posa sur le rivage.

— Maintenant, mon ami, descends, ouvre les yeux et baigne-toi dans la mer, dit-il.

Le jeune homme se baigna, et le condor le suivit.

Le voyage avait été si éprouvant qu'ils avaient vieilli d'un seul coup. De plus, ils étaient sales et noirs de barbe. Mais quand ils sortirent du bain, ils se sentirent merveilleusement régénérés. Le garçon regardait de tous côtés. Il se demandait où était sa femme. Le condor lui dit :

— De l'autre côté de la mer, face à nous, il y a un grand sanctuaire. On doit y célébrer une cérémonie. Va et attends à la porte de ce temple. Toutes les filles du ciel assistent à la cérémonie. Mais attention ! Elles sont innombrables, et elles ont toutes le même visage que ton épouse. Elles défileront devant toi pour entrer dans le temple. Ne leur adresse pas la parole. Celle qui est ta femme viendra la dernière et elle te bousculera. Alors tu l'empoigneras et, surtout, ne la lâche pas.

Le jeune homme se rendit à la porte du temple. Des milliers de jeunes filles au visage identique surgirent de tous côtés. Elles entraient, l'une derrière l'autre, et toutes lui jetaient des regards impassibles. Il les dévisageait lui aussi, anxieux de retrouver sa femme, mais il ne pouvait pas la reconnaître. Soudain, tandis que les dernières pénétraient dans l'enceinte du sanctuaire, l'une d'elles le bouscula avant de s'engouffrer à l'intérieur.

Il s'agissait du temple du Soleil et de la Lune. Le Soleil et la Lune, père et mère de toutes les étoiles et de tous les astres, y étaient célébrés chaque

jour, et c’est dans ce temple que se réunissaient les êtres célestes.

La cérémonie s’acheva et les jeunes filles commencèrent à sortir. Le garçon attendait à la porte. Elles lui jetèrent des regards indifférents. Et, à nouveau, il lui fut impossible de distinguer son épouse. Cependant, comme la première fois, l’une d’elles le bouscula. Elle chercha à s’enfuir, mais il l’empoigna bien fort et ne la lâcha plus.

— Pourquoi es-tu venu jusqu’ici ? J’étais sur le point de retourner auprès de toi ! lui dit-elle.

Elle le conduisit dans sa maison. Le jeune homme était transi de froid et il avait grand faim.

— Prends cette poignée de *quinoa*(1) et cuis-le, lui intima la princesse.

Elle versa dans sa main une maigre ration de quinoa. « Misère ! se dit le garçon. Avec si peu de graines, comment calmer la faim d’un si long voyage ? »

— Je dois me rendre chez mes parents. Reste caché ici. Et prépare la soupe avec le quinoa que je t’ai donné, lui dit la princesse en sortant.

Le jeune homme se précipita dans la réserve. Il se servit une bonne portion de quinoa qu’il jeta dans la marmite. Très vite, la soupe bouillonnante se mit à déborder. Il en avala autant qu’il put et enterra le reste. Mais, depuis les entrailles de la terre, le quinoa se mit à pousser et à envahir la maison. Le jeune homme se trouvait dans cette situation affreuse quand la princesse rentra.

— Ce n’est pas de cette façon que doit se préparer notre quinoa ! Pourquoi as-tu augmenté la ration que je t’avais donnée ? s’exclama-t-elle.

Elle aida le garçon à cacher le quinoa qui avait envahi la maison afin que ses parents ne découvrent pas sa présence.

— Il ne faut pas que mes parents te voient. Tu resteras caché ici, le prévint-elle.

Le jeune homme vécut donc caché, et la belle étoile lui apportait chaque soir son repas.

Une année s’écoula de la sorte.

— Il est temps pour toi de repartir, lui annonça un jour la princesse.

Le lendemain, il l’attendit en vain. Il l’attendit encore et encore. Elle avait cessé de lui apporter à manger.

Alors, le visage baigné de larmes, le jeune homme se rendit au rivage de la mer du ciel. Il vit surgir au loin le condor et courut à sa rencontre. L’oiseau se posa près de lui. Le jeune homme remarqua que Malku, le

condor céleste, avait vieilli. Le condor, lui aussi, constata que le garçon avait pris de l'âge et qu'il s'étiolait. Au moment de leurs retrouvailles, ils s'écrièrent ensemble :

— Mais que t'est-il donc arrivé ?

Le jeune homme lui fit une nouvelle fois le récit de sa vie et conclut en se lamentant :

— C'est ainsi, seigneur, que ma femme m'a abandonné.

Le condor s'apitoya sur ses malheurs.

— Comment a-t-elle pu agir ainsi ? Mon pauvre ami ! lui dit-il.

Et, s'approchant davantage, il le caressa doucement de ses ailes.

— Seigneur, prête-moi tes ailes et ramène-moi sur la Terre, chez mes parents.

— Entendu. Mais, avant de repartir, baignons-nous dans la mer.

Ils se baignèrent ensemble et ils rajeunirent. Au sortir de l'eau, le condor ajouta :

— Tu devras encore me donner deux lamas pour ma peine.

— C'est promis. Ramène-moi à la maison, et je te remettrai les deux lamas.

Le condor chargea le jeune homme sur ses épaules et prit son envol. Durant un an, ils volèrent jusqu'à la Terre.

Ils arrivèrent devant la maison du garçon. Celui-ci se dirigea d'abord vers l'enclos où paissaient les bêtes. Il choisit les deux plus beaux lamas du cheptel et les offrit au rapace. Ensuite, ils entrèrent dans la maison.

Les parents du garçon avaient beaucoup vieilli. Ils semblaient très malheureux. Le condor leur dit :

— Voilà, je vous rends votre fils sain et sauf. Désormais, prenez soin de lui avec tendresse.

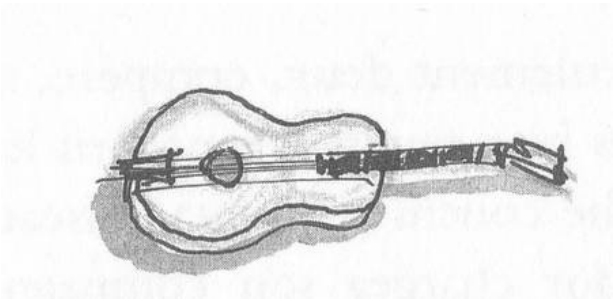
— Père, mère, s'écria le jeune homme, mon épouse m'a abandonné. Je n'aimerai plus jamais d'autre femme. J'ai décidé de vivre seul jusqu'à ma mort !

Les parents étaient trop heureux de retrouver leur fils. Ils le serrèrent dans leurs bras et pleurèrent de joie.

— Puisque ta volonté est de ne jamais te remarier, nous nous occuperons bien de toi, lui promirent-ils.

Le jeune homme vécut ainsi auprès de ses parents, avec, au cœur, une grande douleur.

Conte tiré de *Canciones y cuentos del pueblo Quechuano* (éditions Huascaran, Lima, 1949). Collecteur : père Jorge A. Lira, traducteur du quechua vers l'espagnol : José Maria Arguedas.



Le renard prétentieux

Un renard prétentieux, connu comme le petit chien de toutes les noces, apprit qu'il se préparait de grandes festivités dans le ciel. Avec son acharnement obstiné de fouineur, il partit à la recherche de son ami, le condor, pour qu'il le conduise à la fête.

Arrivé à la tanière de son compagnon de rapines, très courtois et révérencieux, le renard lui donna le bonjour :

— Compère ! Permettez-moi de vous saluer et de vous prier à la fois de me conduire au ciel, où j'ai été invité à la grande fête, pour jouer de la guitare.

Le condor qui lui devait quelques faveurs répondit :

— C'est avec grand plaisir que je vous servirai de monture ; mais gras comme vous êtes, ça ne va pas être facile ! Pour ma peine, je vous demanderai deux petits lamas bien tendres.

— Pas seulement deux, compère, mais quatre petits lamas bien tendres ! renchérit le renard.

— Marché conclu ! répliqua l'oiseau.

Le condor chargea son compagnon sur ses épaules. Il lui recommanda de se tenir fermement à son cou et de serrer sa guitare entre ses dents. Puis il déploya ses ailes.

Ils survolèrent arbres et collines, fendirent les airs avec enthousiasme et parvinrent aux portes du ciel.

Toc toc toc ! Le renard avait beau toquer, les portes ne s'ouvraient pas. Alors, il flanqua de grands coups de pied dedans, et un portier apparut.

— Que voulez-vous ? demanda l'homme.

— Je suis l'illustre musicien invité à la fête du ciel, et le condor que voici, est ma monture. Laissez-nous passer ! lui intima le renard.

Le portier, amusé, les fit entrer dans le jardin où se déroulait la fête.

Les hôtes accueillaient leurs invités et leur offraient de la liqueur de maïs. Il n’en fallait pas davantage pour que notre musicien gratte sa guitare avec entrain. L’ivresse aidant, il entonna l’un après l’autre, ses couplets favoris.

Les convives pouffaient de rire. L’artiste chantait faux et son répertoire était des plus grossiers !

Pour mieux se distraire, quelques farceurs lui versèrent encore à boire. À mesure que son verre se remplissait, le renard le vidait aussi sec.

Au bout d’un moment, soûl comme une bourrique, il se mit à danser. La fête battait son plein, et l’auditoire croulait de rire.

La nuit tomba. Le condor avait envie de rentrer.

— Allez, viens, on s’en va ! dit-il au renard en le tirant par la manche.

— Ça va pas, non ? Je n’ai pas fini mon spectacle ! le tança le renard, furieux.

— Tant pis pour toi ! répliqua le condor.

Il prit son envol et piqua droit vers la Terre.

Au réveil, l’illustre musicien se retrouva seul dans l’immensité du ciel, abandonné de tous, et privé de sa chère guitare qu’on lui avait dérobée. Affamé et sans l’ombre d’un volatile à l’horizon, le malheureux poussa des cris à fendre l’âme. Il parcourut de haut en bas et de tous côtés les vastes prairies du ciel couvertes de paille, sans croiser âme qui vive.

Désespéré à l’idée qu’il allait mourir de faim, le renard songea soudain que, avec la paille, il pourrait tresser une corde et se laisser glisser jusqu’à la Terre.

Aussitôt dit, aussitôt fait. En peu de temps, il confectionna une corde ; lorsqu’il la jugea suffisamment longue pour atteindre la Terre, il en attacha l’extrémité au loquet de la porte du ciel et il lança le reste dans le vide. Comme il était content de lui ! Il avait trouvé le moyen de sortir vivant de ce désert ! Et c’est en sifflotant qu’il entreprit sa dangereuse descente.

À mi-chemin, Quilish, la buse effrontée, se mit à virevolter autour de lui en lui frôlant le museau de ses ailes. Pétulante et moqueuse, elle l’apostropha :

— Salut, l’artiste ! Il paraît que tu as donné un beau spectacle hier soir ?

Très fier d’avoir dansé au ciel, le renard prétentieux lui lança :

— Dis donc, Quilish ! Depuis quand, une crasseuse comme toi prétend-elle s’adresser à un illustre seigneur ?

— Ils ne sont seigneurs ni ici, ni sur terre, les voleurs de poules, frères du renard pestiféré. Comment peux-tu comparer celle qui traverse librement les airs à ceux qui vont au ciel pour ronger des os ? rétorqua la buse.

— Espèce d’idiote ! Tu ne sais pas à qui tu as affaire ! s’emporta le renard.

La buse, furieuse, attaqua la corde à coups de bec. Mais, plus le danger menaçait, plus le prétentieux insultait l’oiseau : « Quilish la sotte ! Nez tordu ! Nez de corne ! » Au bout d’un moment, il prit peur et lui cria : « Eh ! Arrête de béqueter cette corde, elle va finir par casser ! » Trop tard ! Sa descente s’accéléra ! « Au secours ! Au secours ! cria le renard. Je tombe ! Apportez des bottes de paille ! »

Mais personne ne l’entendit et sa chute fut si rapide que, avant que ses hurlements ne parviennent à quiconque, il se fracassa au sol.

Conte tiré de *Literatura Inca*, par Jorge Basadre (éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1938). Repris de *Tarmap Pacha Huaray*, par Adolfo Vienrich, compilé en 1905.

La fille du riche et le fantôme

Il était une fois, une jeune fille dont le père était immensément riche.

Elle était orgueilleuse et coquette, possédait beaucoup d'argent, d'innombrables bêtes d'élevage, du bétail en quantité, et elle était fille unique.

Quoique très fortunée, elle répondait aux avances de tous les garçons qui s'énamouraient d'elle, qu'ils fussent riches ou pauvres, et répondait même davantage aux plus pauvres. Elle ne méprisait personne ; aussi, ses prétendants étaient-ils très nombreux.

Certains se mettaient en colère : « Vous parlez à tout le monde ! » se plaignaient-ils. « Tout le monde a le droit de m'aimer, vous n'êtes pas le seul ! » répondait-elle.

Bientôt, il fut temps de la marier. « Comment choisir un mari parmi tous mes galants ? » songeait-elle. Son père et sa mère la pressèrent : « Marie-toi vite avec n'importe lequel de ces garçons. Nous sommes vieux. Tu es notre unique fille, et nous voulons des petits-enfants. » « Bien, dit la jeune fille. Je vais prévenir mes amoureux que je désire me marier et que je choisirai parmi eux, celui qui m'aime vraiment. » « Fais comme tu veux », répondirent ses parents. Ils adoraient leur fille, et pour éviter de la contrarier, ils toléraient tout ce qu'elle faisait. « Peu importe qu'il soit riche ou pauvre. S'il est pauvre, nous prendrons soin de lui car nous ne manquons de rien », insistèrent-ils.

La jeune fille établit la liste de ses prétendants et invita chacun d'eux à venir chez elle le samedi suivant. « Tu ne seras pas tout seul, j'ai aussi invité les autres », les avertissait-elle. « Eh bien, advienne que pourra ! » se dirent-ils, et ils accoururent sans se faire prier. Une fois réunis dans la

maison de la jeune fille, ils se dévisagèrent les uns les autres. Il n'en manquait aucun. Ils étaient tous présents.

— Vous êtes tous mes amoureux, déclara-t-elle. Aujourd'hui, je désire savoir lequel de vous m'aime vraiment.

— Nous tous, nous t'aimons ! clamèrent-ils d'une seule voix.

— Moi je t'aime ! Moi ! Moi ! Moi ! s'écrièrent-ils en chœur.

— Du calme, mes amis ! Ne vous battez pas. Pour savoir qui de vous sera mon époux, je vais vous lancer un défi.

— Nous te rapporterons tout ce que tu voudras ! s'écrièrent les riches.

Évidemment ! Ces jeunes gens savaient que, avec leur argent, ils pouvaient tout acheter.

— Je ne désire aucun présent, répliqua la jeune fille. Si vous m'aimez, vous accomplirez l'épreuve que je vais vous soumettre.

— Qu'ordonnes-tu ? s'écrièrent-ils comme un seul homme.

— Êtes-vous sûrs d'avoir suffisamment de courage ?

— Moi, j'en ai ! Moi aussi ! Non, c'est moi ! Moi, moi, moi ! criaient-ils, prêts à se bagarrer.

— Écoutez donc ce que j'ai à vous dire !

Dans la foule des prétendants, il y avait un jeune homme très pauvre, qui ne possédait rien. Il aimait la jeune fille d'un cœur sincère, mais il était resté silencieux. Il inclinait la tête et écoutait ce qu'elle disait.

— Mon domaine sur la montagne est hanté par le fantôme d'un grand criminel, expliqua la jeune fille. De son vivant, le scélérat massacrait ses victimes. La justice l'a condamné, et il a été exécuté. Mais ses forfaits étaient si nombreux et si sanglants que, ensuite, il fut damné et précipité en enfer. Cette horrible créature revient tous les mardis à minuit, en traînant ses chaînes et en poussant de terribles hurlements. Si l'un de vous en a le courage, qu'il affronte le fantôme du damné et le chasse de mon domaine ! Ce sera la preuve qu'il m'aime et je l'épouserai.

Il y eut un grand silence suivi d'un grand remue-ménage. Les jeunes gens se bousculaient vers la sortie. Certains récriminaient : « Quoi ? Pour une femme, combattre le fantôme d'un damné ? » D'autres s'excusaient : « Moi, je n'ai pas besoin de femme, après tout ! » Et ils s'en allèrent les uns après les autres. Seul était resté le jeune homme très pauvre, parce qu'il aimait la jeune fille et qu'il était courageux.

— Moi, je te débarrasserai du fantôme, lui dit-il.

— Tu en es sûr ? demanda la jeune fille.

— Oui. Je vais le renvoyer d'où il vient.

— Si tu le chasses, je me marierai avec toi !

Ils dansèrent sans voir le temps passer. Le garçon savait désormais que la jeune fille ne parlerait plus à aucun autre prétendant.

La soirée s'acheva. Il était temps de se retirer.

— Dans trois jours, nous irons à la montagne. Fais tes préparatifs, lui glissa-t-elle sur le pas de la porte.

— Entendu, répondit le jeune homme.

Jusqu'à la date du départ, le courageux prétendant alla consulter tous les vieux du village et aussi les moins vieux. Il alla se renseigner auprès de ceux qui savaient. Quelqu'un parmi eux devait connaître le moyen de combattre les fantômes. Et, en effet, un vieillard lui dit :

— Contre les fantômes, il n'y a que les cornes de vache et de taureau. Portes-en sur toi, et tu n'auras rien à craindre.

Le jeune homme se rendit aux champs où paissaient les troupeaux de vaches et de taureaux. Il ramassa une grande quantité de cornes, en remplit trois sacs à dos qu'il chargea sur ses épaules, et retourna chez la jeune fille au jour dit.

— Qu'apportes-tu dans ces sacs ? demanda-t-elle.

— Du chasse-fantôme, répondit-il.

Et il prit la route avec elle.

Ils arrivèrent au pied de la montagne. Un cousin de la jeune fille les attendait. Il était venu pour vérifier que le prétendant affronterait véritablement le fantôme du damné. Mais c'était aussi un garçon courageux qui avait toujours voulu chasser le revenant. Il fit donc bon accueil au prétendant et se déclara prêt à combattre à ses côtés.

Le prétendant vida ses sacs et répartit les cornes en deux moitiés. Il donna la première au cousin et se réserva la seconde. Puis il attacha les cornes à ses vêtements et dit au cousin d'en faire autant. Sur le conseil du vieillard, il avait aussi emporté des instruments de musique. « Les damnés doivent danser pour pouvoir retourner en enfer ! Ils ne peuvent pas y aller en marchant », lui avait expliqué le vieillard. Alors, le garçon offrit une mandoline à son compagnon, puis il tira une guitare de son sac, et ils se mirent à jouer et à chanter des airs joyeux.

Ils laissèrent la jeune fille à l'abri près d'un rocher et gravirent le sentier qui conduisait à son domaine.

— Maintenant, nous allons faire danser le fantôme ! s’exclama le courageux prétendant.

À l’endroit indiqué par la jeune fille, il y avait deux murs blancs qui ressemblaient à des chapelles protégeant le chemin. Les garçons escaladèrent l’un des murs et s’assirent sur le rebord d’une fenêtre encastrée à mi-hauteur.

Ils attendirent ensemble l’arrivée du fantôme en menant un formidable tapage.

C’était à celui qui chanterait le plus fort !

Ils s’égosillaient et ne ménageaient pas leurs instruments. La jeune fille les observait depuis le rocher derrière lequel elle se tenait cachée. Elle surveillait aussi la montagne pour leur donner l’alerte dès que le fantôme apparaîtrait. En les voyant armés d’une mandoline et d’une guitare, elle éprouva de vifs regrets. « Ah ! Pourquoi ai-je demandé à mon amoureux d’affronter le fantôme de l’affreux criminel ? Comment pourrait-il vaincre une créature infernale, avec des cornes de vache et une guitare ? Si le fantôme le tue, je ne me marierai jamais et je le pleurerai toute ma vie », gémissait-elle.

« AAAAAAAH… UUUUUUU… IUUUUUU ! » Le cri du damné déchira la nuit. « SHALL, SHALL, SHALL, SHALL, SHALL, SHALL,

SHALL, SHALL ! » Ses chaînes de métal s’entrechoquaient, et frottaient contre les pierres. De très loin, la silhouette terrifiante du fantôme apparut. Il approchait cahin-caha, en secouant ses chaînes et en les faisant tinter. Sa grosse tête blafarde dodelinait sur ses épaules. Des flammes rouge vif jaillissaient de son corps. Mais les jeunes gens ne l’entendaient pas et ne le voyaient pas. Ils jouaient de leurs instruments et chantaient à tue-tête.

« Comment les prévenir ? Comment les avertir ? » se tourmentait la jeune fille. Le prétendant grattait sa guitare, le cousin pinçait les cordes de sa mandoline et ils chantaient à pleine voix.

Tandis que les garçons s’égosillaient, un hibou et une chouette se posèrent près d’eux. Ces oiseaux nocturnes guident les âmes. Ils étaient suivis de deux âmes blanches.

— Dansez ! ordonnèrent les garçons.

— Aïe, aïe, aïe, ouille, ouille, ouille, nous ne savons pas danser ! protestèrent les âmes.

Mais comme il n’y avait rien à faire, elles se résignèrent.

— Cessez d’attendre le fantôme, nous danserons pour vous ! crièrent-elles aux musiciens.

Et elles se mirent à danser.

Comme elles virevoltaient et comme elles tournoyaient ! Elles regagnèrent ainsi le royaume de l’enfer. Mais, avant de s’évanouir complètement, elles avertirent les jeunes gens.

— Fuyez, jeunes innocents, fuyez ! Derrière nous, vient l’impitoyable Qarqacha. Vos petites mandolines ne l’arrêteront pas, il vous dévorera.

— Ne vous en faites pas ! Lui aussi, il va danser ! s’esclaffa le prétendant.

Et tandis qu’il parlait, le Qarqacha apparut. Une moitié de la bête était un lama, l’autre une mule. « QAAAR… QAAAR ! » bramait l’horrible monstre.

— Tais-toi et danse ! lui cria le prétendant.

Et le Qarqacha dansa. Comme il n’était pas très doué, il se démantibulait et se tordait dans tous les sens en poursuivant sa route vers les enfers, mais, avant de disparaître, il hurla :

— Derrière moi vient le Gouverneur. Il vous réduira en bouillie. Quittez ce lieu au plus vite, jeunes fous !

— Non ! Non ! Lui aussi il va danser ! s’esclaffa de nouveau le prétendant.

Et, tandis qu’il parlait, le fantôme surgit soudain de derrière la montagne. Il était tout de métal et de flammes. Deux coqs rouges transportaient le palanquin de feu auquel il était attaché par de longues chaînes de fer. Inquiet, il s’agitait sur son trône en poussant de sinistres hurlements.

La redoutable procession se rapprochait du muret sur lequel les jeunes gens s’étaient juchés. Le cousin était brave, mais, à la vue du cortège infernal, il perdit connaissance et dégringola de son perchoir. Il ne restait plus que le prétendant pour affronter le fantôme.

Au loin, la jeune femme observait la scène en se tordant les mains. « Que va-t-il faire à présent, tout seul avec sa guitare et ses cornes de vache ? » gémissait-elle.

Pour se donner du courage, le garçon se mit en colère. Il joua de son instrument avec fureur et cria au fantôme :

— Allez, danse ! Vas-tu danser, maudit damné ?

Mais le fantôme ne voulait pas danser. Il luttait contre l'appel de la musique en serrant les mâchoires. Ses chaînes vibraient et il avait toutes les peines du monde à rester en place.

— Si tu n'étais pas protégé par ces cornes, je te dévorerais ! hurla le fantôme.

— Justement, tu ne peux pas m'attraper ! Alors danse ! lui intima le garçon.

Le fantôme résistait de toutes ses forces. Ils se firent face un long moment. Le garçon s'époumonait et grattait sa guitare en redoublant de fureur.

— Vas-tu lâcher cette guitare ! tonna le fantôme.

— Écoute ma musique, écoute comme elle est belle ! Allez, danse ! danse ! Et retourne en enfer ! lui ordonna le garçon.

Incapable de résister davantage, le fantôme se mit à danser et à virevolter. La rage l'avait rendu muet. Il dansa trois fois, puis il s'évanouit dans un nuage de fumée écarlate.

La jeune fille vit la créature disparaître. Mais son amoureux n'était plus sur le muret ! À coup sûr, le fantôme l'avait emporté ! Elle éclata en sanglots.

Le garçon avait simplement sauté à terre pour rejoindre son compagnon, qu'il secouait sans parvenir à le réveiller. Alors, il lui mordit l'oreille et le cousin ouvrit les yeux.

— Que m'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Le fantôme est parti, tu ne l'as même pas vu ! répondit l'autre.

— Il est déjà parti ? s'exclama le cousin.

— Regarde la fumée rouge ! C'est lui, il ne reviendra plus jamais ! gloussa le prétendant.

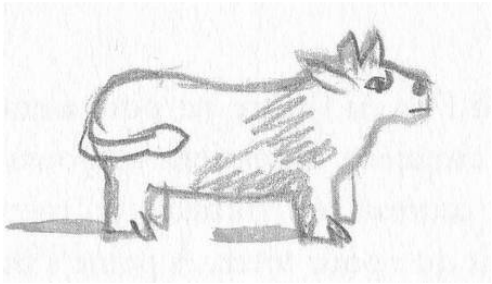
Tout tremblant et faisant sonner les cornes de son vêtement, le cousin se releva et se mit en marche jusqu'au rocher où se tenait la jeune fille. Le prétendant le suivit. Lorsqu'ils parvinrent à elle, le cousin déclara :

— Ton amoureux est vraiment très courageux. Il a chassé à lui seul le fantôme de l'horrible criminel qui hantait ton domaine. Le damné est reparti en enfer avec son escorte dans un nuage de fumée rouge.

— C'est vrai, je l'ai vu moi aussi. Le fantôme a dansé la gigue au son de sa guitare ! De tous mes prétendants, lui seul a su me prouver son amour. Et moi, en croyant le perdre, j'ai découvert que je l'aimais vraiment, s'exclama la jeune fille.

Ils rentrèrent au village. La fille du riche épousa le jeune homme très pauvre et ils eurent beaucoup d'enfants, qui firent la joie de leurs grands-parents.

Conte tiré de *Cuentos religioso-magicos Quechuas de Lucanamarca,* par José Maria Arguedas (éditions *Revista Folklore americano*, n° 8-9, Lima, 1960-1961).



Le petit taureau à la peau blanche

Il était une fois, un jeune couple qui n’avait pas d’enfants. Il vivait dans un petit village de montagne, et ne possédait qu’une seule vachette. La femme nourrissait la bête avec de la bouillie de farine ou lui donnait ses restes de maïs germé, et l’homme la soignait. Ils l’aimaient tous deux tendrement.

La vachette restait attachée à la porte de la cuisine. Jamais elle ne quittait la cour de leur maison, et jamais elle ne rencontra de taureau. Pourtant, un jour, l’homme et la femme remarquèrent qu’elle était pleine. Peu de temps après, elle mit bas un petit taureau couleur d’ivoire. Dès sa naissance, le petit taureau mugit énergiquement et le couple, ravi, le caressa en riant.

— Ce sera notre enfant, dit l’homme à sa femme.

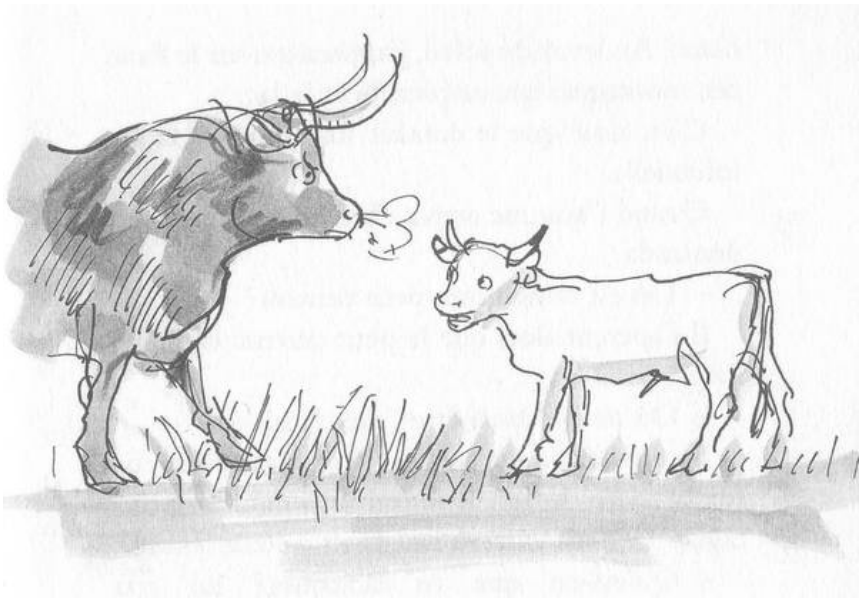
Le petit taureau blanc apprit à suivre son maître. Il le suivait partout, comme un petit chien. Ni l’un ni l’autre ne pouvaient se quitter tant ils s’aimaient. Ils étaient toujours ensemble. Le petit taureau en oubliait sa mère qu’il ne retrouvait que pour téter. À peine l’homme sortait-il de la maison que le petit taureau blanc se précipitait sur ses talons.

Un jour, l’homme s’en fut au bord du lac couper du bois. Comme à l’accoutumée, le petit taureau trottait derrière lui. L’homme grimpa sur un coteau pour ramasser des branches, et réunit un fagot qu’il jeta sur son épaule, puis il se dirigea vers la maison. Le petit taureau blanc était resté sur la rive. Il n’avait pas vu son maître prendre le chemin du retour et broutait tranquillement les roseaux, quand un gigantesque taureau noir surgit de l’eau.

C’était une créature enchantée, qui avait tout l’air d’un démon. Le monstre vivait au fond du lac depuis des centaines d’années. Il se dressait à présent sur la berge, colossal et puissant. Il apostropha le petit taureau blanc de sa voix impérieuse :

— Qui es-tu ? Qui est ton père ? Et qui t’a permis de brouter mes roseaux ?

Le taurillon effaré ne sut que répondre. Alors, le grand taureau noir s’emporta :



— Tu as perdu ta langue ? Viens te battre ! Voyons qui de nous deux est le plus fort. Si tu parviens à me vaincre, tu auras la vie sauve. Sinon, je t’emmènerai avec moi au fond du lac.

— Je dois d’abord prévenir mon maître et lui faire mes adieux. Nous combattrons demain, lui répondit le petit taureau.

— Entendu. Je sortirai de l’eau à midi. Mais si je ne te trouve pas, je viendrai te chercher sur mon chariot de feu et je vous entraînerai au fond du lac, toi et ton maître.

— Sois tranquille, lui répondit le petit taureau blanc. Au lever du soleil, j’apparaîtrai sur le flanc des montagnes qui surplombent le lac.

C’est ainsi que le combat fut arrêté de façon solennelle.

Quand l’homme arriva chez lui, sa femme lui demanda :

— Où est donc notre petit taureau ?

Il s’aperçut alors que le petit taureau blanc ne l’avait pas suivi.

— Où peut-il bien être ? s’exclama-t-il.

Il sortit de la maison et partit à sa recherche sur la route du lac. Il le retrouva dans la montagne. Le petit taureau mugissait à cœur fendre.

— Qu’est-ce que tu fabriques ? lui cria l’homme en colère. Je me suis fait gronder par ta maîtresse, à cause de toi ! Pourquoi ne m’as-tu pas suivi comme d’habitude ? Tu aurais dû rentrer tout de suite !

— Ah, pourquoi m’as-tu emmené au lac, cher maître ? sanglota le petit taureau.

— Que se passe-t-il ?

— Demain, je dois y retourner pour mourir.

— Ne dis pas de sottises, voyons ! Allez, viens, dépêchons-nous de rentrer !

— Non, écoute ! Tout à l’heure, je me suis trouvé face au tout-puissant taureau noir. Il a surgi des profondeurs du lac dès que tu es parti et m’a posé des questions auxquelles je n’ai pas su répondre. Alors, il s’est fâché et m’a provoqué en combat singulier. Je lui ai promis que, demain à l’aube, je me présenterai devant lui. Il est tellement plus fort que moi qu’il m’entraînera au fond de l’eau. Mais si je n’y vais pas, il viendra nous chercher tous les deux dans son chariot de feu.

L’homme pleura à chaudes larmes. Il rentra à la maison en tenant son petit taureau par l’encolure et répéta à sa femme ce qu’il venait d’entendre. Elle pleura à son tour. Le couple désemparé chercha en vain une solution. Son cher petit taureau blanc ! Si jeune et si tendre ! Comment le protéger ? Comment le sauver d’une mort certaine ?

— Ah, petit taureau ! Cher enfant ! Que de chagrin tu nous causes ! Et quelle vie mènerons-nous sans toi ? se lamentèrent l’homme et sa femme.

À force de pleurer, ils finirent par s’endormir.

Le lendemain, avant que le jour se lève, le petit taureau blanc toqua à la porte de ses maîtres.

— Adieu, chers maîtres, je m’en vais. Restez unis à tout jamais.

— Non ! Non ! N’y va pas ! Qu’il vienne par ici, ce taureau noir de malheur ! Nous lui arracherons les cornes !

— C’est impossible, voyons !

— Si, si, nous trouverons un moyen !

Le petit taureau partit en direction de la montagne. L’homme le suivit en courant.

— N’y va pas, criait-il, reviens, nous te cacherons à la maison !

— Allons, maître ! Le taureau noir viendrait me chercher et sa vengeance serait terrible.

L’homme se pendit au cou de l’animal. Il le serrait très fort dans ses bras et l’empêchait d’avancer.

— Je ne peux pas rester, laisse-moi partir, répétait le petit taureau.

— Alors, je t’accompagne !

— Non. Je dois y aller seul.

— Mais que sera ma vie sans toi ? sanglotait l’homme.

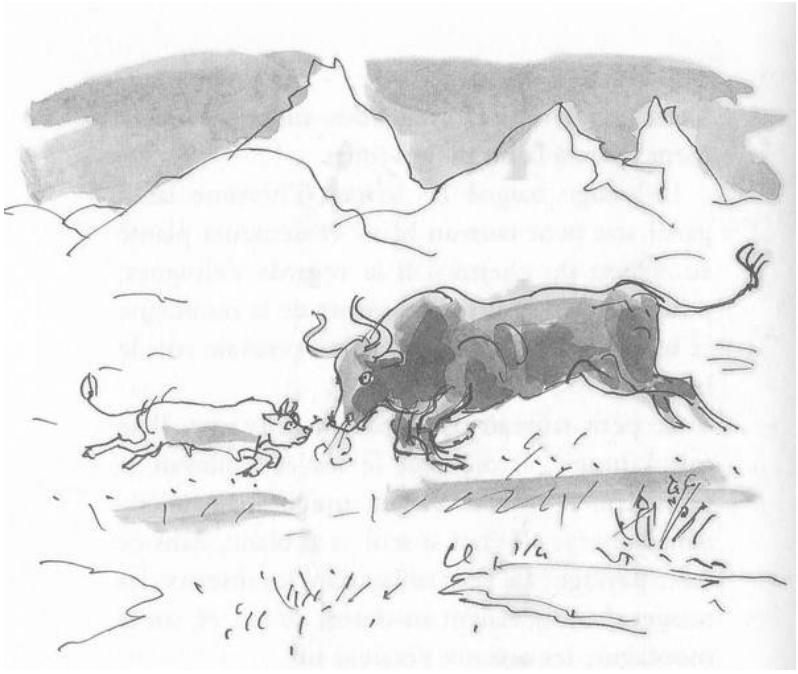
À ce moment-là, le soleil se leva et incendia le ciel.

— Maître, ne me retiens pas davantage, le soleil se lève. Grimpe sur le sommet de la montagne et regarde-moi combattre. Ensuite, tu rentreras chez toi et tu prendras soin de ta femme. Vous vivrez unis et vous vous aimerez tendrement jusqu’à la fin de vos jours.

Le visage baigné de larmes, l’homme laissa partir son petit taureau blanc et demeura planté au milieu du chemin. Il le regarda s’éloigner, puis il se dirigea vers le sommet de la montagne et se posta sur un rocher d’où il pouvait voir le lac.

Le petit taureau blanc parvint à la rive. Il se mit à mugir. Il piétinait le sol et soulevait la poussière. Il allait et venait, mugissant et piétinant la berge. Il était si seul et si blanc, dans ce vaste paysage ! Le vent sifflait dans les roseaux, les nuages s’amoncelaient au-dessus du lac, et, sur la montagne, les oiseaux s’étaient tus.

Soudain, l’eau s’agita. Un taureau noir, aussi gigantesque que la falaise, traversa avec fracas les vagues qui se soulevaient sur son passage et gagna la rive. Il mugit puissamment, laboura la terre de son sabot et fonça tête baissée sur le petit taureau blanc. La lutte commença.



Depuis son promontoire, l’homme assistait au combat le cœur serré. Son taurillon luttait bravement. Il fallait le voir encorner le monstre ! Son corps luisait d’écume et des coulées de sang tachaient son beau pelage blanc. Mais il revenait à la charge sans faiblir. Vers le milieu du jour, les adversaires luttaient encore. Cornes contre cornes, le petit taureau blanc repoussait les assauts du puissant taureau noir. De la montagne à la rive, et de la rive à la montagne, il avançait, il reculait, il attaquait ou résistait vaillamment. Son jeune corps blanc se démenait sur le rivage. Mais le redoutable taureau noir le poussait vers l’eau et l’acculait à la rive. Chacune de ses estocades projetait le petit taureau blanc un peu plus loin. Un dernier coup de cornes le précipita au beau milieu du lac et son puissant adversaire se lança à sa poursuite jusque dans les profondeurs où ils se perdirent tous les deux.

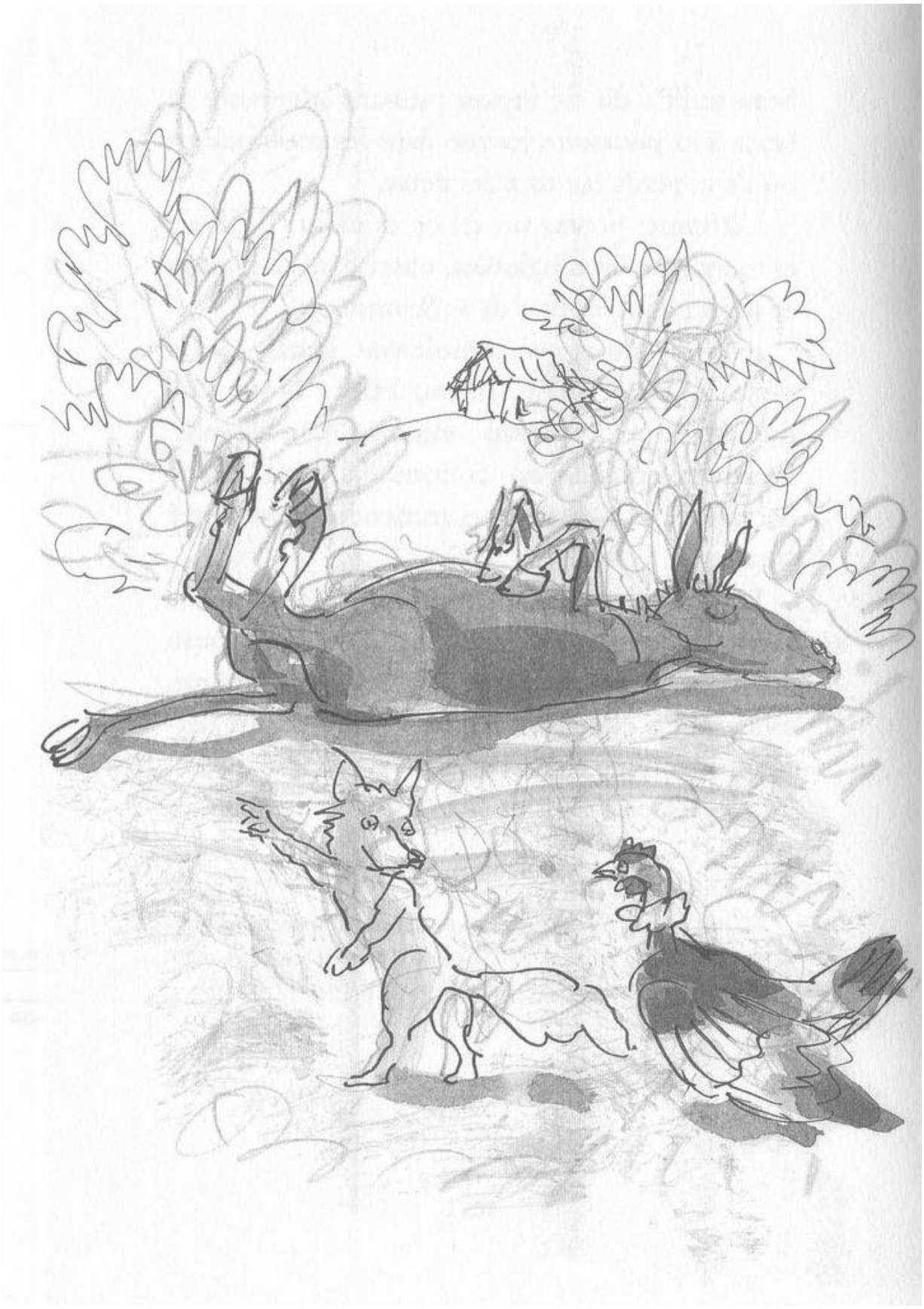
L’homme poussa un cri de douleur. Il dévala la montagne en sanglotant, entra dans sa maison et se jeta dans les bras de sa femme.

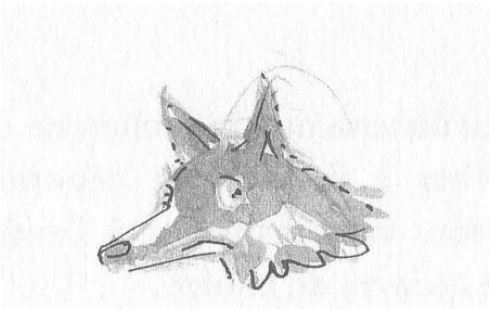
— Nous ne nous consolerons jamais de la perte de notre petit taureau blanc. Nous l’aimions comme notre enfant, lui dit-elle. Pourtant, nous devons continuer à vivre. Sèche tes larmes, et allons voir comment se porte notre vachette !

L’homme et la femme prirent grand soin de la vachette, mère du petit taureau à la peau blanche. Ils lui prodiguèrent tout leur amour, espérant

qu’elle ferait naître à nouveau un taurillon identique à celui qu’ils avaient perdu. Mais les années passèrent et la vachette demeura stérile.

Conte tiré de *Canciones y cuentos del pueblo Quechuano* (éditions Huascaran, Lima, 1949). Collecteur : père Jorge A. Lira, traducteur du quechua vers l’espagnol : José Maria Arguedas.





Le renard malchanceux

Un renard était malheureux parce qu'il ne pouvait subvenir aux besoins de sa nombreuse famille. Il conçut un jour une ruse excellente pour attraper beaucoup de volailles d'un seul coup.

Il se rendit chez son ami, l'âne.

— Bonjour, compère, je suis venu te demander de l'aide car j'ai beaucoup d'enfants et je n'arrive pas à les nourrir, lui dit-il.

— Que dois-je faire ? demanda l'âne.

— Le mort ! lui répondit le renard.

— C'est tout ? s'étonna l'âne.

— Mais oui ! J'inviterai le condor à déjeuner et quand il s'approchera de toi, tu lui flanqueras une ruade. Ensuite, je préviendrai tous les oiseaux que leur roi Malku est mort et quand ils accourront je les attraperai, expliqua le renard.

— Entendu, répliqua son ami.

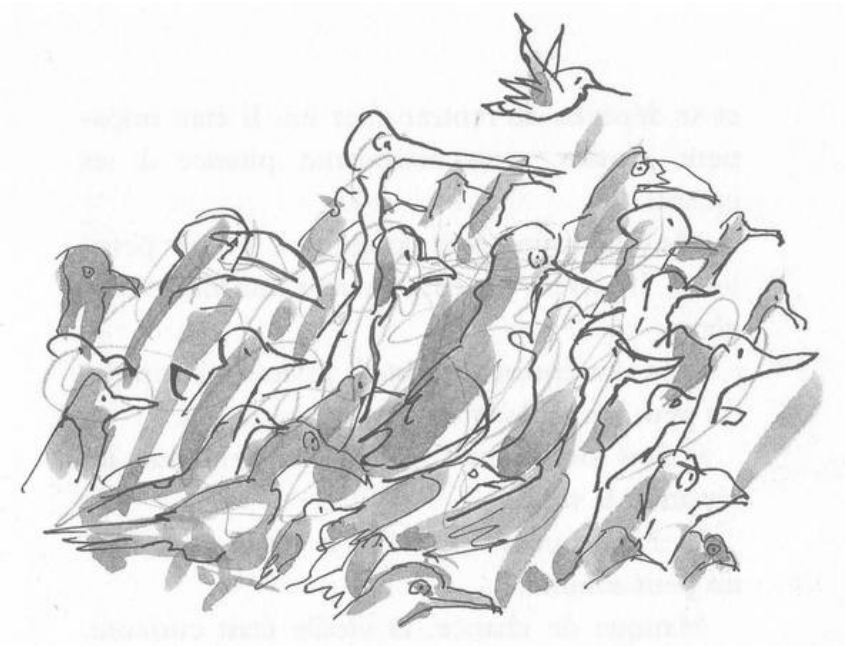
L'âne s'étendit à terre et fit le mort. Le renard partit immédiatement à la recherche du condor pour l'inviter à déguster la dépouille. Et ils revinrent tous deux haletants, à l'endroit où se trouvait le cadavre de la bête.

— Condor, c'est à toi que revient l'honneur de manger le premier et de choisir les meilleurs morceaux, lui dit le renard. Commence donc par ce que tu préfères.

Le condor s'approcha de la queue, succulente et savoureuse. Mais il n'eut pas le temps d'y planter le bec. Une méchante ruade l'estourbit et d'un coup de crocs, le renard l'acheva.

— Âne, mon ami, bravo ! Malku, est mort ! La rumeur va se répandre et les oiseaux vont rappliquer. Grâce à toi, ma famille va bien dîner ce soir ! s'écria le renard reconnaissant.

Les deux compères étendirent la dépouille du condor dans une hutte voisine et, très vite, la funeste nouvelle se propagea d’un arbre à l’autre puis dans toute la forêt.



Les oiseaux catastrophés se précipitèrent pour voir leur roi et se pressèrent autour de lui. Après s’être assuré qu’ils étaient tous présents, le renard prépara secrètement son piège. Il remplaça la porte de la hutte par un grand sac qui s’ouvrait vers l’intérieur de la pièce. Les oiseaux défilaient devant leur roi défunt, puis, aveuglés par les larmes, ils sortaient un à un et avançaient tout droit jusqu’au fond du sac où ils s’entassaient sans pouvoir s’échapper, car de nouveaux oiseaux se pressaient continuellement vers la sortie et progressaient, sans s’en rendre compte, à l’intérieur du sac. La ruse fonctionnait à merveille ! Pour accélérer le mouvement, le renard poussa son cri féroce et les derniers oiseaux, pris de panique, foncèrent tête baissée dans le piège. Il n’y avait plus qu’à tirer sur la corde pour qu’un nœud coulant les y enferme définitivement.

Ravi, le renard chargea sa prise sur ses épaules et se dépêcha de rentrer chez lui. Il était impatient d’offrir cette abondante pitance à ses enfants.

Mais la route était longue et le sac pesait lourd. Il parvint à la chaumière d’une vieille bergère.

— Je suis épuisé, lui dit-il. Je dois me reposer un peu. Surveille ce sac et ne l’ouvre pas.

— Sois sans crainte. Je n’y toucherai pas, lui répondit la vieille.

Le renard posa son sac et se retira pour faire un petit somme.

Manque de chance, la vieille était curieuse. « A-t-on jamais vu un renard chargé comme un mulet ? Qu’y a-t-il donc de si précieux dans ce grand sac ? » Elle dénoua la corde et tous les oiseaux s’envolèrent. « Malheur ! se dit-elle. S’il voit ça, le renard va se venger ! » Elle remplit le sac d’épines de cactus, le noua et le replaça là où son propriétaire l’avait laissé.

— J’espère que tu n’as pas touché au sac que je t’ai confié ! cria le renard à la vieille, dès son réveil.

— Mais non ! Il est là-bas, exactement comme tu l’as laissé !

Le renard ramassa le sac et le jeta sur son épaule. Bien vite, il sentit les épines lui entrer dans la chair et, croyant que c’étaient les oiseaux qui le piquaient de leurs becs, il les menaça :

— Vous me le paierez ! Attendez un peu, mes enfants vont vous dévorer à belles dents !

Après avoir cheminé un bon moment, le renard parvint à sa tanière. Il appela joyeusement ses petits :

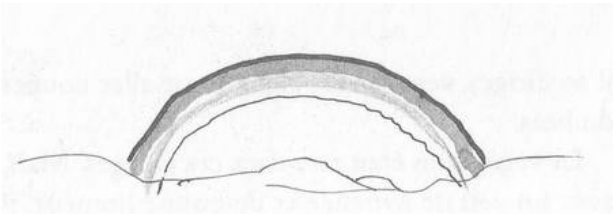
— Venez vite, mes mignons, je vous ai apporté à manger. Ouvrez grand la bouche, je vais y glisser un oiseau bien tendre.

Les renardeaux affamés entourèrent leur père. Il dénoua la corde et plongea la patte dans le sac.

— Quoi ? Comment ? Mais qu’est-ce que c’est que ça ? Des épines, et rien que des épines !

Fou de rage, le renard se rua vers la chaumière de la vieille pour la tuer. Mais les oiseaux qu’elle avait libérés s’emparèrent de la corde qui traînait à terre et la tendirent au bord d’un chemin escarpé. Le renard, aveuglé par la rage, courait sans regarder où il mettait les pieds. Il trébucha sur la corde et fit un vol plané qui s’acheva au fond du précipice.

Conte tiré de *Literatura Inca*, de Jorge Basadre (éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1938).



K’uychi, l’arc-en-ciel

Il était tombé la veille une pluie dense et uniforme. Elle s’était interrompue pendant la nuit, mais le fleuve grondait. Au petit matin, il charriait une eau trouble et tumultueuse. Les canaux d’irrigation débordaient. Vergers et champs de maïs furent inondés.

Dans la cuisine d’une chaumière, la dernière bûche se consumait. Les enfants avaient le ventre vide et il ne restait même pas une poignée de céréales bouillies dans la marmite. Il fallait couper du bois pour préparer la soupe, mais il fallait aussi réparer les canaux d’irrigation pour dévier l’eau boueuse qui menaçait de recouvrir de sédiments les dernières semailles. L’homme remit à plus tard la besogne du fourneau et courut sauver ses champs.

Il se remit à pleuvoir. Vers le milieu de l’après-midi, l’homme revint tout trempé. Il réclama son poncho et ses outils à sa femme, puis il se dirigea vers la montagne pour aller couper du bois.

La végétation était rare dans ces parages. Mais, avec un peu de patience et de bonne humeur, il était possible de réunir le nécessaire. L’homme posa son poncho et sa corde sur une grosse pierre et se mit à couper les taillis les plus grands et les plus fournis.

Il vit soudain, face à lui, l’arc-en-ciel qui couronnait les sommets du Levant. Ses couleurs lui semblèrent plus douces et plus pures que de coutume. « Il ne pleuvra plus », se dit-il, et il se remit à la tâche.

Il avait coupé de quoi faire quelques fagots. Il posa sa machette et alla chercher la corde qu’il avait laissée un peu plus loin. Il lia sa charge avec soin et retourna chercher son poncho. Lorsqu’il revint, un serpent gigantesque était enroulé sur le tas de bois. Il arborait toutes les couleurs de l’arc-en-ciel et dormait paisiblement. L’homme sursauta. Il fit demi-tour sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller l’animal, et alla s’asseoir sur une

pierre. Il ne se sentait pas très bien. La vue du serpent arc-en-ciel l'avait profondément troublé.

Le soir tombait. Il était temps de rentrer. Par chance, le serpent avait disparu et il ne restait aucune trace de lui nulle part. L'arc-en-ciel s'était dissipé et le ciel commençait à se dégager. L'homme songea à ses enfants qui l'attendaient pour manger. Il lesta sa charge sur ses épaules et redescendit de la montagne.

De retour chez lui, il raconta son aventure à sa femme. Très soucieuse, elle s'empressa de lui poser des questions. Le serpent l'avait-il menacé ? Avait-il sifflé ? Il la rassura. Le serpent était parti sans le menacer ni le mordre. Alors, elle se tranquillisa et ils n'y pensèrent plus – sauf à l'occasion, pour le raconter aux voisins, avec une pointe d'exagération.

Quelques jours passèrent, peut-être même une semaine ou plus. Un soir, après dîner, l'homme éprouva un léger mal de ventre. Ce n'était pas grand-chose et le malaise s'évanouit rapidement. Au bout de trois ou quatre jours, le malaise reparut sans persister. Quelques jours plus tard, une douleur sourde et tenace tourmenta l'homme toute la journée et revint le tenailler chaque matin. Elle courait le long de ses intestins et ne le laissait en paix

qu’à l’heure du coucher. Puis elle vint le harceler tous les soirs. Et, pour finir, elle le fit souffrir jour et nuit.

L’homme découvrit alors que son ventre avait enflé. Pas de beaucoup, certes, mais ça l’incommodait. Sa femme, inquiète, fit venir le *janpiri,* un guérisseur sexagénaire, ridé comme un raisin sec. Il passa un long moment à murmurer tout bas prières et conjurations. Puis il frotta l’abdomen du malade avec un petit caillou blanc qu’il jeta aussitôt sur un tas de braises. Le caillou enfla et se couvrit de minuscules cloques, puis il se changea en une masse grise et spongieuse. Le vieux la retira du feu et la fit tourner entre ses doigts d’un air plein de mystère. Vu sous un certain angle, le caillou ressemblait maintenant à la montagne d’en face. Le janpiri demanda au patient s’il n’était pas allé sur cette montagne récemment. « Non, répondit l’homme. J’y vais seulement de temps en temps pour y couper du bois… » Mais sa femme l’interrompit. Elle venait de se souvenir de l’épisode du serpent arc-en-ciel et elle le raconta au guérisseur. Le vieillard médita longuement. Il demanda une poignée de feuilles de coca et en sélectionna quelques-unes qu’il jeta plusieurs fois selon les rites divinatoires dont il avait le secret. À la fin, il secoua la tête d’un air grave : il tenait la solution.

— Le serpent que vous avez vu est l’incarnation de K’uychi, l’arc-en-ciel. Il s’est introduit dans votre ventre au moment où vous lui avez tourné le dos pour vous asseoir sur la pierre.

— Comment le sortir de là ? demanda l’homme, anxieux.

— Je l’ignore. Mes connaissances ne sont pas assez étendues et votre cas est très rare, déclara le janpiri.

Le guérisseur avait déclaré forfait. Le mal suivait son cours et le ventre du malade enflait de plus en plus. Le pauvre homme souffrait nuit et jour. Sa femme eut alors recours à la *layqa,* une sorcière très puissante et très âgée, qui vivait seule, à l’écart de tous. La layqa ne demanda pas à voir le patient. Le récit de ce qu’il s’était passé dans la montagne lui suffit.

— Le diagnostic du janpiri est juste, dit-elle, mais un simple guérisseur ne peut pas chasser l’arc-en-ciel.

— Comment faire ? s’écria la femme.

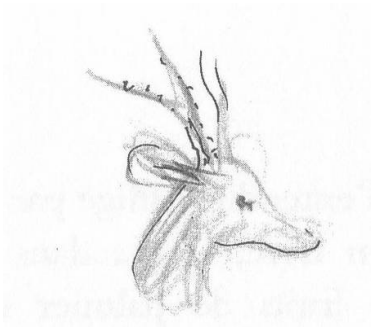
— Ce n’est pas si facile, K’uychi est très exigeant, reprit la sorcière. Il n’abandonnera son refuge que si on lui administre le remède adéquat. Et pour cette maladie, on ne connaît qu’une potion : il faut faire bouillir dans de l’eau autant de fils de laine que l’arc-en-ciel compte de couleurs. Chaque fil doit être de l’une de ces couleurs et aucune couleur ne doit manquer.

La femme se mit à chercher les fils de couleur avec acharnement. Elle trouva les premiers sans difficulté. Elle arriva à cinq en une semaine. La semaine suivante, elle mit la main sur le sixième. Mais le dernier demeurait introuvable !

Pendant ce temps, son mari allait de mal en pis. Son ventre bombé avait doublé de volume, et la douleur lui arrachait des gémissements pitoyables. Étendu sur le dos, il ne pouvait même plus se tourner d’un côté ou de l’autre.

Un soir, une voisine entra dans la chaumière avec le fil manquant. Fébrile et pleine d’espérance, la femme alluma le feu et jeta les sept fils dans la marmite. Elle fit bouillir l’eau et prépara la potion en suivant les indications que lui avait données la sorcière. Enfin, elle se précipita au chevet du malade avec le remède, mais l’homme venait tout juste d’expirer.

Conte tiré de *Mitos, leyendas y cuentos de los Quechuas* (éditions Los amigos del libro, La Paz, Bolivie, 1973). Conte recueilli par Luis Morato Peña et traduit par Jesús Lara. K'uychi signifie l'arc-en-ciel mais désigne aussi la divinité de l'arc-en-ciel.



Le frère avare
(L’origine des daims)

Deux frères habitaient la même maison. L’un était riche, l’autre était pauvre.

En ce temps-là, il était d’usage de célébrer la première coupe de cheveux d’un enfant en organisant une réception à laquelle parents et amis étaient conviés.

Le riche donnait justement une fête pour la coupe de cheveux de son plus jeune fils. Il avait fait venir des musiciens et n’avait lésiné sur rien. Les réjouissances étaient grandioses. Un cortège d’invités défilait dans la maison et le jardin était constellé de tables chargées de nourriture. Le frère du riche se tenait en guenilles devant la porte sans oser entrer. Un invité le vit et demanda à son hôte :

— Ce n’est pas ton frère ? Pourquoi ne l’invites-tu pas à entrer ?

— Celui-là ? C’est un domestique ! répondit le riche.

Le pauvre l’entendit. Affligé par le mépris que lui vouait son frère, il alla dans la montagne chercher des fruits de palmier sauvage pour nourrir sa famille. Il n’avait rien d’autre à offrir à ses enfants et pleurait d’amertume.

Aux deux tiers du chemin, il s’arrêta pour se reposer. Il était très malheureux et se lamentait à haute voix. Soudain, le rocher sur lequel il était assis se mit à lui parler. Il le consolait ! L’homme sursauta. Le rocher lui indiqua un chemin qui conduisait à une grande grotte. « Quand tu arriveras, appelle », lui dit le rocher. L’homme suivit ses instructions. Il parvint à la grotte et cria : « Ohé, il y a quelqu’un ? » Un vieillard apparut. Il traînait derrière lui une lourde pierre qu’il lui offrit. « Emporte-la et ne t’en sépare jamais », lui recommanda-t-il.

L’homme remercia le vieillard et poursuivit sa route. Il marchait vite, mais la pierre pesait lourd. Il chercha un abri pour la nuit, et trouva une petite caverne très propre et très sèche. Il décida de s’y installer. Il posa la pierre près de lui, réunit quelques brassées de feuillage et se confectionna une couche sur laquelle il s’étendit.

Au bout de quelques heures, l’homme ne dormait toujours pas. Il avait très faim et il était très malheureux. Il ne pouvait pas s’empêcher d’énumérer tout haut les méchancetés que lui avait infligées son frère. Enfin, peu avant l’aube, il sombra dans le sommeil. Alors, il entendit la montagne demander au rocher :

— Ami rocher, sais-tu pourquoi cet homme pleure sans arrêt ?

— Chère montagne, apprends qu’il pleure parce que son frère, qui est très riche, l’a humilié.

La plaine demanda à son tour :

— De quoi se plaint ce malheureux ?

— De son frère qui est très riche et qui le laisse mourir de faim, répondit le rocher.

— Eh bien, je lui donnerai de la bouillie de maïs blanc ! s’exclama la plaine.

— Et moi, de la bouillie de maïs brun ! renchérit la montagne.

— Et moi, de la bouillie de maïs doré, déclara le rocher.

L’homme se réveilla en sursaut. À son chevet, il découvrit trois petites marmites. Chacune d’elles contenait une belle portion de bouillie de maïs blanc, brun et doré. Il mangea un peu de bouillie et prit soin de garder le reste pour sa famille. Puis il se rendormit profondément.

Au petit matin, il se disposait à poursuivre sa route, mais il lui fut impossible de soulever son ballot. Il pesait si lourd ! Il l’ouvrit et découvrit stupéfait que la bouillie de maïs doré s’était changée en or, celle de maïs blanc, en argent, et celle de maïs brun, en cuivre.

L’homme enterra une partie de ses affaires et rentra chez lui. Il raconta à sa femme ce qui lui était arrivé et l’envoya au marché acheter des provisions. La femme revint les bras chargés de mets délicieux. Elle avait aussi acheté de beaux vêtements pour son mari, pour elle et pour leurs enfants. À compter de ce jour, ils ne manquèrent de rien. « N’oublions pas nos amis ! » lui dit son mari. « Comment pourrions-nous nous attabler joyeusement, si nos voisins ont le ventre vide ? » répondit la femme en

souriant. Et elle envoya ses enfants distribuer de la nourriture aux voisins les plus pauvres.

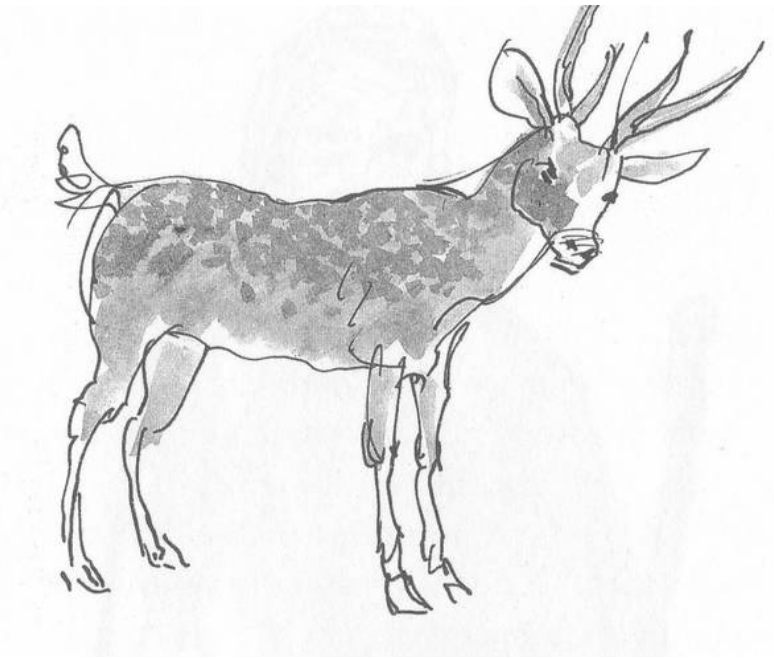
Le riche découvrit alors que son frère avait amassé une fortune. Furieux, il l'accusa de vol.

Afin de prouver son innocence, le pauvre lui raconta son aventure. Ce récit ne fit qu'éveiller l'avidité du riche. Le soir même, il se rendit à la grotte où son frère avait reçu la pierre puis il s'arrêta dans la caverne où il avait passé la nuit.

Le rocher lui offrit des cornes.

La plaine lui offrit des poils.

La montagne lui offrit une ravissante petite queue.

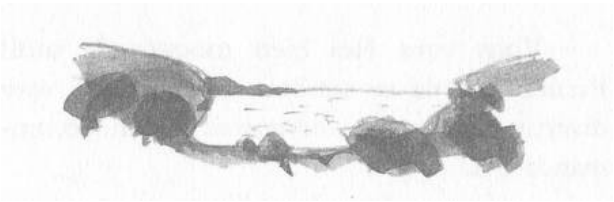


Au réveil, il était méconnaissable.

Il rentra chez lui au galop. « Sale bête ! Va-t'en d'ici ! » lui cria sa femme qui ne le reconnaissait pas. Elle lança ses chiens contre lui.

Et depuis, l'avare, transformé en daim, fuit par les monts et par les plaines.

Conte tiré de *Literatura Inca*, par Jorge Basadre (éditions Desclée de Brouwer, Paris, 1938). Repris de *Tarmap Pacha Huaray,* par Adolfo Vienrich, compilé en 1905.



La lagune enchantée

On raconte que la ville de Pariallà était peuplée de tisserands.

Les femmes filaient, les hommes tissaient et les vieillards confectionnaient des teintures qu'ils extrayaient de plantes sauvages qu'eux seuls connaissaient.

Un jour, tandis que tous s'employaient à leur tissage, un étranger à demi aveugle et vêtu de guenilles fit son apparition dans la ville. Il cheminait à l'aide d'un bâton. Il toqua à la porte de la première maison et demanda l'hospitalité. Dès que les enfants le virent, ils se moquèrent de lui. Ses hardes étaient si bizarres ! Elles étaient faites de voiles de soie à travers lesquels transparaissaient ses chairs flasques et jaunâtres.

Un personnage si étrange ne devait pas demeurer longtemps à Pariallà. En quittant la ville, l'étranger offrit un tambour aux enfants.

— Vous vous êtes bien moqués de moi ! Prenez soin de ce tambour et tâchez de vous divertir autrement, désormais ! leur recommanda-t-il.

Les enfants se disputèrent l'instrument et tambourinèrent à tout-va, puis ils le firent rouler au sol comme un ballon et, pour finir, ils l'expédièrent dans les airs à coups de pied.

Et ce fut la fin. En retombant à terre, le tambour s'ouvrit. Il libéra d'un seul coup Pariamarca, la lagune enchantée qui était restée enfermée à l'intérieur, et la cité de Pariallà fut ensevelie sous ses eaux.

À minuit, selon les uns, ou à la pleine lune, selon les autres, les ondes de la lagune s'entrouvrent, et apparaît tout au fond Pariallà aux temps de sa splendeur, avec ses habitants qui continuent de tisser.

Conte tiré de *Nuestra comunidad Indigena*, par Hildebrando Castro Pozo, 1re édition, Lima, 1924, 2e édition, Lima, 1979.

1 Cette plante céréalière sert de base aux repas chez les Indiens d’Amérique latine.

This file was downloaded from Z-Library project

Your gateway to knowledge and culture. Accessible for everyone.

z-library.sk z-lib.gs z-lib.fm go-to-library.sk

Official Telegram channel

Z-Access

https://wikipedia.org/wiki/Z-Library